REMERCIMENT AV ROY.

PAR LOVYS D'ORLEANS.



A PARIS,
Chez REGNAVLD CHAVDIERE, ruë sainct Iacques, à l'Escu de Florence.

1604.
Auec Priuilege du Roy.



REMERCIMENT AV ROY.



IRE,

Quiconque a dit que les Roys estoyent enfans de DIEV, (bien que ce soit Homere ce grand estalleur de bagatelles Poëtiques, & ce doux & delicieux menteur) si a-il dit la verité. Car la science nous l'apprend, l'experience nous l'asseure, & les demonstrations en sont si claires, que qui en doute, doute du iour, & fait des nuicts en plein midy. Les Hebrieux à qui nous deuons la composition des lettres sainctes, & qui ont eu de grandes familiaritez auecque Dieu,

nous ont deuãt tous enſeigné ce ſecret. Et par ce que c'eſt le liure de doctrine & de verité, il nous ont laiſſé ceſte doctrine pour l'apprendre, & ceſte verité pour la croire. Car diſcourans de la perſonne des Rois & des puiſſances ſouueraines, ils en parlent ainſi:

Tous vous eſtes des Dieux en terre triumphans,
Et du Pere tres-haut vous eſtes les enfans.

Et certes, ce qu'eſt l'vmbre au corps, & l'image à la choſe, & le raïon au Soleil, les Rois le ſont à la Diuinité. Comme vmbre ils la ſuiuent, comme image ils la repreſentent, comme rayons ils en ſortent, & tiennent de ſa ſplendeur, de ſa beauté, & de ſa ſubtilité. Leur poinct, eſt vn poinct de ceſte ligne, leur degré, vn degré de ce Meridien, leur cercle, vn cercle de ceſte Sphere.

LES hommes Grecs, qui ont Royallement diſcouru de la Royauté, mais à la Grecque, ont pareillement appellé les Rois enfans des Dieux, leurs amis & confabulateurs, voire les Dieux meſmes, les Dieux humains, les Iupiters du monde, & les ont approchez ſi prés de

la diuine Essence, qu'ils en ont faict vne particule de cest vniuers de sublimité. I'en puis dire autant des Romains, dont vn Senateur disoit en opinant, *Que les Princes representans les Dieux icy bas, on ne leur deuoit rien requerir qui ne fust iuste, puis qu'il n'estoit loisible de faire aux Dieux vne requeste iniuste.* Nos premiers Chrestiens tresseueres censeurs en leur discipline, de l'hõneur qui se doit à Dieu, mais aprés Dieu tres-affectionnez aux Cesars, ne nioyent pas que les Rois ne fussent enfans de Dieu, (cõme ils le sont,) mais ils distinguoyẽt les bons d'auec les mauuais, & soumettoient l'authorité des enfans à la supreme & redoutable maiesté du pere. Ils euitoient l'adulation, mais ils ne les deprimoient par abjection. Car les asseruissant à Dieu, ils ne les soumettoient qu'à Dieu, mais apres Dieu, ils les preposoient sur les hommes, comme sont les enfans sur les seruiteurs chez vn pere de famille. Et certes on recognoist les enfãs aux mœurs & aux lineaments du pere. Les fruicts ont la seve des brãches, les branches du tronc, le trõc de la raci-

ne. Les ruiſſeaux tiennent du gouſt, de la clarté, de la pureté & fraicheur de leur fontaine. En la fontaine d'Apollon, les poiſſons meſmes y ſont prophetes. Auſſi la nature a ceſt ordre, que tout ſemblaple engendre ſon ſemblable. Car en la terre, le genereux Lyon engendre le Lyon; en l'air, l'Eſparuier faict l'Eſparuier, dans les eaux, le Ton naiſt du Ton, & ne voit-on point, ſans monſtruoſité, que le Tiercelet d'autour, face des buſes. SIRE, Monſeigneur le Daulphin vous monſtrera vn iour de qui il tient, & vous fera paroiſtre qu'il vient d'vn Aigle qui a volé bien haut, & qui ne s'eſt eſpouuenté du tonnerre.

C'a touſiours eſté le naturel d'vn grand Prince, de ne rien faire & ne rien engendrer que de grand. Auſſi diſoit-on d'Alexandre, qu'en la grandeur eſtoit tout ſon eſbat. C'eſtoit l'air où il voloit, l'Oecean où il ſe baignoit, & la terre où il faiſoit ſes courſes plus heureuſes. C'eſtoit la campaigne où ce courſier genereux prenoit ſa carriere, où il ſe plaiſoit de jetter la poudre au vent, & de paruc-

nit auec longue haleine, au but de ses Royalles intentions. Son cœur n'estoit qu'vn Sacre empenné de grandeur. De voler haut il s'y plaisoit, de fondre à bas, il ne pouuoit. La bassesse luy estoit vne fumee aux yeux, vn fumier au nez, vn absynthe au goust, & vn horreur à sa Royalle Nature. Aussi sa composition estoit telle, que tout ce qu'il auoit en luy, voire de plus vil, n'estoit qu'hõneur, & que grandeur. Car mesme sa sueur, dit Plutarque, n'estoit que musc & parfũ odorant. C'estoit myrrhe, c'estoit cynname. Et s'il faut ainsi dire, tout Alexandre n'estoit qu'vne paste de diuinité, meslee auec vn peu d'humanité, que la Nature auoit effigiee en forme d'homme, qu'on nommoit Alexandre. Son esprit estoit tellement faict aux choses hautes, que si ce n'estoit pour exercer sa vertu, il desdaignoit les choses basses. Car ce qui est bas, est ordinairement vil & de peu de lustre. S'il bastissoit, c'estoit ou la ville d'Aristote son precepteur, ou celle d'Alexandrie, qui retient encor auiourd'huy le nom, & le renom, voire l'heur & l'honneur de son autheur. S'il

triumphoit, c'estoit du genre humain, s'il conquestoit, c'estoit le monde entier. Encor en vouloit-il plusieurs pour les vaincre, & son cœur plus grand que la terre, bien qu'il ne fust qu'vn poinct de terre, ne pouuoit estre borné des bornes de la terre. On dict de Demetrius, (qui estoit encor vn autre Milan, dont le haut vol trouuoit le ciel trop bas pour s'essorer) que s'il mettoit la main aux mechaniques, où il estoit tres-bien versé, tous ses ouurages sentoiẽt sa Royauté. C'estoit le naturel d'Alexandre. Car ses plus basses actions & conceptions, n'estoient que merueilles. Trouuoit-il l'escrain des parfuns de Darius, il y enfermoit son Homere. Prenoit il Thebes, il pardonnoit à la maison & famille de Pindare. Somme qu'il trouuoit par tout, où faire paroistre la grandeur de son cœur, & de son esprit. S'il vouloit vne statuë, il la vouloit de la main de Lysippe, comme sa peinture de la main d'Apelles; & vouloit vne statuë, non de deux ou de trois couldees, mais vn Colosse plus grand que le mont Pelion, plus sourcilleux que l'Olympe, plus es-

leué que le plus haut mont de Thrace. Et ne la vouloit oisiue ou inutile, mais qui tint d'vne main vne grande ville, & de l'autre versast vn grand fleuue, & pour sa baze, qu'elle eust vne grande estēduë de païs. Aussi ne pēsoit-il riē auoir de mortel, ains se disoit fils de Iupiter Ammon; n'ayant iamais creu qu'il fut homme, sinon lors que blessé, il vit le pourpre de son sang qui ruisseloit par la campaigne. Les Grecs en ont autāt dict de leur Hercule qu'ils on faict fils de Iupiter. Car il ne faisoit, voire ne pensoit rien qui ne fust grand & grandemēt vtile. Et toutes ses actiōs, toutes ses cogitatiōs, n'estoiēt que grandeur. C'est pourquoy en souuenance de luy, la Grece a retenu fort long tēps en ses mesures le pied d'Hercule, comme le grand pied, & le pied de Roy, que nous disons en France. Pour monstrer que les grands Roys, se doiuent mesurer non au pied du vice, qui n'est qu'vn pigmee, & vne vilité, mais au grand pied de la vertu, & à la mesure de la valeur, grandeur, sagesse, & generosité d'Hercules. Et certainemēt ils recitent de luy des choses hautes & gene-

reuſes, & des actions dignes d'vn grand & magnanime Prince. Car il n'eſt pas ſi toſt nay, qu'ils luy font eſtouffer deux ſerpens ennemis de la naiſſance & ſubleuation des Rois, la Volupté & la Flatterie. Eſt-il adulte, il ne combat, & n'abat que des Hydres à ſept teſtes, des Gerions à trois corps, des Cerberes à trois goziers, tous monſtres doubles & triples, voire deux fois triples, iettãt le feu par les yeux, par le nez, & par la gorge, & qui nous repreſentent les vices, corrupteurs des Princes, & tous monſtres deuorateurs des plus beaux Eſtats, & puiſſantes Republiques. Hors de cès combats, ils le font infinimẽt religieux, qui ne iura iamais qu'vne ſeule fois ; & luy font vn autel cõmun auec les Muſes: repreſentãs la douceur & manſuetude de ſon eſprit. Sõme qu'il nous font cet Hercule, qui n'eſt ni Hercule, ni Roy, ni enfant de Iupiter, que pour repurger les mõſtrueuſes ordures de la terre: & nõ en vn lieu ſeulemẽt, mais par tout. Et pour monſtrer la pureté de ſes mœurs, c'eſt qu'apres ſa mort, les Grecs ne vouloient pas que les mouches & les chiens qui ne

ſont qu'impuretez & villenies, entraſſent dans ſon temple. Ils auoient meſmes attaché ſa maſſuë, en l'vne des coulomnes de la porte, pour leur en faire peur.

SIRE, vous eſtes l'Hercule des François, vous ſçauez les monſtres qu'on y voit, voſtre eſprit les cognoiſt, voſtre volonté les deteſte, voſtre puiſſance les peut perdre, donnez vous pour ſingulier honneur qu'on eſcriue à la baze de voſtre ſtatuë, HENRY IV. DOMPTEVR DES MONSTRES, Vous laiſſerez vn heritage net & paiſible à Monſeigneur le Daulphin, & à vous, vne gloire immortelle, d'auoir comme Vaſpaſian, releué le Temple d'Honneur & de Vertu. Auſſi eſt-ce la propre & peculiere function des Roys de deffaire & ruiner les vices. C'eſt la naturelle action des enfans de Dieu, de dompter les mõſtres, & en quoy les enfans doiuent reſſembler naturellement au pere. Car il hayt l'impieté, l'iniuſtice, l'impureté, le menſonge, & la malice, d'vne hayne parfaite. Autant qu'il cherit la Verité & la Vertu, qui ſont deux

lampes allumees qui luiſent eternellement deuant ſon throſne. Ce ſont-là les opulentes richeſſes que ſes enfans ont en appennage de luy, & en auancement de ſon eternelle hoirie. Ce ſont les dons honorables de ſa royale magnificence. Ceux qui reuiennent des Indes Orientalles ſont couſtumierement riches en eſpiceries, & les marchands retournant du Peru, ſont volontiers foiſonnants en lingots d'or. Les Rois enfans d'vn ſi riche & ſi noble pere, cōme eſt Dieu, ne peuuent qu'ils ne ſoient riches à merueilles. Et comme on ne peut accuſer les enfans d'Attalus & de Crœſus de pauureté, ainſi ne les peut-on blaſmer d'indigence. Car naturellement & dés leur naiſſance, ils foiſonnoiēt en eſprit & intelligence, en ſens & iugement, en generoſité & magnanimité plus que le reſte des humains. Les petits aiglons qui ſont les Princes de l'air, ne ſont ſi toſt éclos qu'ils regardēt aſſeurément le Soleil. A peine leur prunelle eſt elle defermee, voire formee, que deſia elle fait teſte, & tient bon ſans claigner, contre les rayons de cet aſtre qui eſblouït tous au-

tres regardans. Ils voyent petits, & en leur duuet, ce que les plus braues oyseaux, n'osent aborder en la force de leurs plumes. Aussi disoit-on des yeux de l'Empereur Tibere, qu'ils voyoient de nuict comme en plein iour. Car les yeux des Princes ne s'esblouissét point à la clarté, & ne s'obscurcissent és tenebres. Le Lyonceau si ieune qu'il soit, ne redoubte rien. Il n'a encor ni griffes, ni dents, qu'il marche asseuré, & court à la proye. Et desia le feu luy jallit des yeux, & sent en son cœur les premieres poinctes de sa vigueur. Tel estoit Achille en sa prime ieunesse, chassant auec les Centaures; tel Cyrus le premier Monarque des Perses, tel ce Cæsar vainqueur de Rome, & Empereur de l'vniuers. C'est pourquoy les Romains deuant le temps donnoient aux ieunes Princes place és charges de leur Estat. Pource-que deuant le temps ils auoient la prudence & capacité de gouuerner vn Estat. L'espine Royalle en Babylone, le mesme iour qu'elle est entee, le mesme iour elle germe, contre l'odinaire de la nature. Et

c'est pourquoy en la vieille republique Romaine, Scipion ne demandant que l'Ædilite, fut faict Consul cõtre les loix. Car la loy de Nature auoit deuancé le temps de la loy Politique. Il estoit nay, non tant pour s'assubjectir à la loy, que pour auctoriser & donner vigueur à la Majesté de la Loy. La France a trop d'exemples de cecy en la personne de ses Princes. Car nous lisons du Roy Charles cinquiesme dit le sage, qu'ayant fait mettre sur vn aureiller de veloux en vne salle vne couronne d'or, & vn sceptre, & sur vn autre, vn armet & vne espee, y voyant entrer son fils encor ieune Prince, il luy cõmanda de choisir des deux, ce qui luy seroit le plus agreable. Mais il choisit le heaume & l'espee, sçachãt que c'est peu d'vn Royaume, qui n'a l'armet & l'espee pour le garder. L'espee & l'armet acquierent les Royaumes, les Roys sans espee & sans armet, perdent leurs Royaumes. On conte de Monseigneur le Daulphin, que ces iours passez, comme vous luy eussiez mis vn Couronne sur la teste, il demanda où estoit l'autre; n'ignorãt point que vous en auiez deux,

& qu'il seroit heritier de l'vne & de l'autre. Ce qui est plus esmerueillable en lui qu'il est encor enfant, & qu'il monstre que le iugement luy paroist deuant les ans. Aussi les Princes ont de Dieu des esprits forts & grands, esprits pleins de viuacité & de subtilité, de prudence & de sapience. Ce que n'a pas le vulgaire des hommes. Car Moyse grand conducteur & general du peuple d'Israël, fasché de la pesanteur de sa charge, & de la dureté de cœur des Iuifs, priant Dieu de le soulager d'vn nombre de quelques Conseillers, receut ceste responce. *Ie le feray, mais i'osteray de ton esprit pour le bailler aux autres.* Ce qui nous monstre, que les Rois possedent de grands esprits auec plenitude, & que leurs subjets ne les ont par maniere de dire, que par subdiuisiõs & particules. C'est pourquoy la femme Tecuite disoit ainsi à Dauid, SIRE, *vous estes sage comme l'Ange de Dieu, vous sçauez tout ce qu'il faut faire sur la terre.* Et certes Dieu faict aux Rois, ce que les grands Princes font à leurs enfans. C'est qu'il leur donne de grands & nobles precepteurs pour les instruire, qui sõt les An-

ges. Plutarque discourant, mais en son paganisme, des grands esprits qui accõpaignent les Roys, dit que les dæmons sont au dessus de nous, & qu'ils choisissent entre les hommes ceux qui sont les meilleurs, mais principalement les Princes, comme ayant le naturel grãd & genereux, afin de les instruire à la raison, & les afaiter, comme vn bon faulconnier faict son oyseau auec les longes, ou le braue escuyer son cheual auec la baguette. Et adiouste, que les Roys participent bien plus du feu que le reste des hommes priuez; c'est à dire de la diuinité, dont le feu est le vray hieroglyfe. Et certes c'est vne chose qui se remarque, que les fleurs de leurs nobles entendements sont plustost en fruict, que les esprits de leurs subiects ne sont en bourre: & plustost sont-ils paruenus à l'Aoust de leur prudence, recueillants à pleins bras la moisson de leurs sages conseils, que leurs subiects ne sont aux boutons de leur prime-vere. Ils ressemblent à ces rosiers de Pestane, qui portent des roses deux fois l'an: car ils sont desia à la secõde portee, que les autres sont encores
aux

aux boutons de leur premiere. Vn esprit Royal est fecond en toutes sortes. Il est comme ces vignes de Smyrne, qui en mesme temps auoient trois sortes de raisins, l'vn qui fleurissoit, l'autre qui grossissoit, l'autre qui estoit en sa pleine maturité. Ou plustost cõme ces arbres, qui greffés de toutes parts, portent toutes sortes de fruicts pendus à leurs branches. L'entendement des Roys est comme vn noble iardin, où non seulement il croist des fleurs pleines d'odeur, & de beauté en abondãce, mais des fruits suaues & excellents au goust, & autãt delicieux à la lãgue, qu'ils sont bõs au cœur, & agreable à la veuë. Et qui a veu en Aoust vn champ de froment fort espais, & qui iaunist d'espics grenez & crestez, qui resioüissent l'œil des passans, & le cœur du pere de famille: il voit vn esprit Royal & auguste, comme vn champ, où germe l'abondance de conseil en grande quantité, pour sustanter, nourrir & alimenter le peuple de son estat, & pour dõner vigueur & viuacité à tout le corps de son Royaume. Ce sont les riches vergers du Roy Adonis, & de Semiramis.

Ce ſont les iardins delectables que les Poëtes ont autres-fois attribuez aux Roys. C'eſt la pommeraye du Roy Alcynous, c'eſt la roſeraye de ceſt autre Roy de Phrygie, tant chanté & tant vanté pour ſes richeſſes: C'eſt cet Atlantide iardin, où croiſſoient les pommes de pur or, pour eſtre le ſymbole de la Royalle ſapience.

SIRE, i'ay eu cet heur, d'auoir par voſtre main, & par voſtre Royalle debonnaireté odoré ces fleurs, i'ay eu l'hõneur de gouſter de ces fruits, nõ ſans vn plaiſir & vne delectation ſignalee. Et vous confeſſeray, que comme i'ay miré leur beauté, i'ay admiré leur bonté, que i'ay trouuee excellẽte voire ſinguliere. C'eſt pourquoy ie me ſuis reſolu non ſeulement de les aymer, mais de les eſtimer, & d'en auoir en l'ame vne eternelle ſouuenance. Et pource que ie ſuis entré en ce clos & parterre des graces Royalles, & que me promenant dans les allees & compartimens des fleurs de la Royauté, i'y ay trouué quelque choſe de ſingulier qui n'appartient qu'à vous; ie ſupplieray voſtre Majeſté, SIRE, de me don-

ner congé de choisir en ce iardin quelques boutons de roses espanies à vostre honneur, voire quelques fruicts que ie voi pendans aux brãches de vostre vertu, afin d'en faire vn present à la France, qui les ayme & qui les reuere. Permettez-moy, s'il vous plaist, d'en façonner vn bouquet que ie luy mette dãs le sein, & qu'elle porte par plaisir en faueur de vostre heureuse souuenance. Car si iamais vne Dame d'honneur fut esprise d'amour & d'affection d'vn Prince, la France l'a esté de vous. Ie dis qu'elle l'a esté, & l'est encore, car son desir ne s'assouuit par la iouyssance. C'est vn present que ie luy veux faire de ma main, c'est vn don, dont ie la veux gratifier à mon retour. Non qu'elle ignore la beauté, la grace, & la douceur qui est aux fleurs & aux fruicts que ie luy veux donner, (car qui est de vos peuples qui ne les sçache, & qui ne les ayt goustees & senties cõme moy?) mais pour loüer & recõmander auec elle, ce que i'ay senti & gousté, auec tant de plaisir & d'amœnité. Et certes ie me resiouy, que ma calamité m'ait donné ceste gloire, de seruir de subjet à

voſtre bonté & que i'aye eſté le cham où voſtre clemence ſe ſoit exercee auec tant de loüanges de voſtre Maieſté. Et ſi ma voix pouuoit entõner de l'Orient en l'Occident, & du Septentrion au Midy, voire ſi elle pouuoit paſſer de ce bas centre de la terre, iuſques à la plus haute circonference du ciel empyree, i'appellerois tous les nobles eſprits qui y ſont, & tant de hautes intelligences qui y reſident, auec tant de diuines ames qui s'y eſgayent, & les prierois de m'aſſiſter à ce que ie diray, non par adulation, dont ie ſuis net, non par crainte, dont ma vie innocente me deliure, mais par vne verité dont le Ciel & la Terre, & dõt les Hommes & les Anges ſont teſmoings affidez & irreprochables. Car ie ne ſuis point vn Plaiſantin mais vn Veronnois, & ne me feins point quand ie me ioüe aux Alexandres. Pluſtoſt mes paroles ſentent le ſel d'vne pure affection, que l'huile d'vne molle adulation. Ma plume ne ſera iamais le poignard de Ioab qui tua Abner par derriere. Ma langue eſt trop Françoiſe, mõ cœur trop Chreſtien, & vous, SIRE, trop bon Roy qui

n'aymastes iamais d'estre flatté, mais plustost gracieusement admõnesté. Aussi ie dy de vous ce qu'on disoit de Dauid en l'Escriture saincte; *Monseigneur est cõme l'Ange de Dieu qui ne se meut ni de benediction ni de malediction.*

I'ay donques recogneu aux bõs Rois, & particulierement en vostre Maiesté, SIRE, deux choses qui viennent immediatement de Dieu, & que vous tirez de luy, comme vn enfant tire du pere les traicts & les lineaments de son visage. C'est la puissance, & la douceur. Vos ennemis ont experimenté la premiere: de la derniere, i'en suis l'exemple. La premiere a esté redoutable en l'Europe, la seconde a esté aymable, voire admirable en vos subiects, & en moy particulieremẽt. Ie ne pretends pas en cet endroit discourir de Dieu & de sa puissance, car c'est vn Ocean de trop estrange profondeur. Ceste coste ne m'est aucunement nauigable, pource que son estendüe est trop vaste, trop perilleuse & incognuë à mon petit vaisseau, & ce Nord peu regardé de mon esguille. C'est pourquoy ie laisse ceste sublimité, pour nauiger vn

peu plus bas, & quittant vn trop dangereux voyage, pour trainer mon petit esquif au riuage tranquille & ferain de vostre Serenissime debõnaireté. Sur laquelle quand ie iette l'œil, & que ie voy le rayon qui en esclatte, touché de soudain esbahissement, ie pense de vostre Maiesté Royalle, ce que Seneque disoit de la grandeur & authorité Imperialle. *C'est moy*, dit-il, sous la personne d'vn puissant Empereur, *qui ay esté si agreable aux Dieux, qu'ils m'ont choisi pour estre leur Lieutenant en terre. C'est moy qui les seconde, c'est par ma bouche que se prononcent les arrests immuables de la bonne ou mauuaise fortune des humains.* Et à la verité SIRE, qui est Roy est tout, & qui a ceste qualité, il est riche en quantité, & n'a pas plus rien que desirer en terre: Car les Rois couchent en la chambre de la belle Fortune, ce sont ses mignõs & ses fauorits. Ils dorment sous son pauillon, ils sommeillent sur son aureiller, voire ils reposent entre ses bras, & à pleins voiles, ils iouyssent du vent de la prosperité, & des delices de la terre. Ce sont les enfans heureux, & le part glorieux de la riche Iu-

non. Aussi le Roy Porus estant prisonnier, comme Alexandre luy demandast en quelle sorte on le traicteroit, il dict, EN ROY, & adiousta que disant en Roy, il disoit tout; & qu'il n'estoit besoin d'autre chose. C'est pourquoy Euripide escrit ces vers qui sont certes dignes de remarque.

Vn Roy, comme vn grand Dieu, vit en sa
Royauté,
Rien ne luy peut mãquer fors l'immortalité.

Et certainement c'est vn grand heur d'estre seul homme, qui preside sur tous les hommes : & d'estre chef qui gouuerne tant de chefs. Car ce qu'est l'esprit qui faict mouuoir le corps selon son appetit, tel est le Prince qui fait mouuoir les mẽbres de son estat selon sa volonté. Ce sont les titres des Rois, d'estre appellez les Grands pour leur sublimité, les Heureux pour leur prosperité, les Augustes pour leur diuinité, les Pasteurs des peuples pour leur prudence, les Sacres, & les Aigles pour leur hautesse, & leur excellence. C'est, dis-ie, vn grand heur à vn Roy, qu'en quelque endroit qu'il se parque, tout luy obeyt, tout le regarde,

& que ſi le Soleil ſe leue, c'eſt pour le recreer, s'il ſe couche, c'eſt pour le ſoulager, & que par tout où il marche, le ciel l'eſclaire, la mer le reuere, quelque groſſier élement qu'elle ſoit, & que la terre qui amoureuſement l'honore, ne luy produiſe ſous les pieds, que des roſes, des violettes, & des lys. C'eſt vne grande felicité, de commander à tant de gens ſi ſublims en eſprits, ſi opulents en richeſſes, ſi grand en forces, & que de ſon petit doigt, il face mouuoir toutes ces machines, & les applique à ſes desſeings, comme vn Architecte faict les ſiennes aux pieces de ſon baſtiment. Car comme Archimede par ſes inſtruments de Mathematique (qui n'eſtoient que cuyure, fer & acier, ou autre dure matiere) faiſoit ioüer ſes Authomates: Ainſi les Rois par les hommes qui ſont les rqües de leur eſtat, conduiſent leurs affaires à leur poinct, & les font virer & tourner comme bon leur ſemble. I'ay vſé de ces noms, cuyure, fer, & acier, & les ay comparez aux hommes, pource que ce ſont des plus dures & rebelles parties de la Nature; & pource qu'il n'y a

rien qui reſſemble tant à l'homme que la dureté de ces metaux. Car il n'y a animal ſi fantaſque, ſi dur, & ſi faſcheux à gouuerner qu'eſt l'homme, & qui marche moins où il luy faut s'il n'y eſt conduit de ſon liberal arbitre. Ie dis encor, que c'eſt vne ſouueraine authorité, non ſeulement de commander à l'homme, (bien qu'il ne ſe trouue rien plus doux qu'vn iuſte cõmandement) mais d'auoir puiſſance ſur ſes biens, ſa vie, & ſon honneur, lequel il repute cent fois plus que la vie. C'eſt vne riche fortune, de ſe voir ſous les pieds l'eſtenduë d'vn grand Royaume, & d'auoir ce contentement de dire, Ie veux & il eſt faict, Ie deſire, & ce deſir s'accomplit, & que le ſeul clin d'œil le face entendre, le moindre remuemẽt de léures le face executer. C'eſt vn pouuoir tres-grand, que les Rois qui ſont mortels, prennent leur pouuoir meſme ſur les loix immortelles, & que pour le bien de leur eſtat ils ſe donnent la volonté de les changer, contre la volonté de leurs ſubiects. C'eſt vn noble partage que Dieu leur a faict, de ſe reſeruer le ciel, & leur donner la ter-

re. Ie dy la terre, qui semble auoir esté comme vne belle maison, entouree d'eaux & de larges fossez, bastie pour eux. Laquelle neantmoins ils n'ont que par precaire, & tant & si longuement qu'il plaist à ce grand Seigneur, lequel eternellement se reserue le droit de souueraineté sur eux, les chargeant de foy & hommage lige, & de fidelle & perpetuelle recognoissance & obeyssance. Car à autres conditions Dieu ne leur fait ces inuestitures. Et quād ie vous recite tant de grādes & graues preéminences qu'ōt les Rois, ie touche plustost, Sire, les clauses des grādes obligations des Rois, que les plaisirs de leurs riches possessiōs, & acquisitions souueraines. D'autant que qui beaucoup reçoit, beaucoup s'oblige, & le compte ne peut estre petit, d'vne si grande, si serieuse, & si perilleuse recepte.

Mais Sire, toutes ces grandeurs des Rois, & tant d'authoritez & prerogatiues que ie viens de deduire, vous sont communes auec les autres Rois. Dieu toutesfois, qui vous regarde autrement que les autres (car le Soleil voit

d'vn autre œil Iupiter que Saturne) & qui vous a mis à part pour vous faire vn miracle de la Nature, vous en a donné de particulieres, qui ſont de tres-haute & tres-auguſte marque, & dont vous luy eſtes d'autant eſtroictement obligé, qu'il vous en a noblement & glorieuſement appennagé. Il a faict enuers vous, ce que faiſoient les Rois de Perſes à l'endroit de leurs enfans aiſnez, c'eſt de vous faire des aduantages, qu'il ne faict point aux puiſnez. Moy qui les ſçay & qui les conſidere, & qui neantmoins ne les puis ſi viuement penetrer, ni ſi grauement peſer comme vous, qui les ſentez & en auez l'aiſe, ie m'en eſiouys, & m'en eſbahis tout enſemble. Et jettant l'œil ſur voſtre Royalle Majeſté quãd ie vous contemple en voſtre threſne comme Roy de France, c'eſt à dire le Roy des Rois, l'Agamemnon de noſtre Grece, l'Auguſte de noſtre Rome, que ie vous voy autant aymé que redouté de vos ſujets, ie demeure comme eſperdu, & m'eſt aduis que ie ſonge. Car certainement ie ne voy que merueilles, ie ne voy qu'esbahiſſemens, ie ne ſens que rauiſſemens.

Ie vous confefferay qu'il m'eft aduenu &c aduient bien fouuent, de confiderer voftre felicité. I'en prens les longueurs &c les mefures, i'en fonde les profōdeurs &c les hauteurs, i'en regarde les entrees &c les progrez, mais apres auoir bien difcouru, &c bien couru par toutes les parties de voftre Fortune, &c que ie penfe aux biens que Dieu vous à faicts, ie m'exclame auec Claudian, &c dis ainfi.

O bien aymé de Dieu, pour qui le ciel trauaille,
Pour qui les vents armez se dressent en bataille.

Ie me propofe ce que vous auez faict eftant Roy, &c lors que vous n'eftiez pas Roy, ce que vous auez executé en paix, ce que vous auez faict en guerre, les entreprinfes de voftre ieuneffe, les cōqueftes de voftre âge plꝰ meur, &c le tout mis en abregé, comme vne carte de voftre mōde, &c vn crayon de voftre vniuers: Il me femble voir vn grand fleuue, dont la fource noble &c profonde, fortie du pied de grandes montagnes, pouffe au commencement fes eaux cōtraintes dedans des vallons, &c les roulle auec

difficulté: Mais quand il vient à s'estendre, & qu'il se desueloppe, c'est lors que plaisant & gracieux en sa couche argentee, il s'erpente & tournoye les riches campagnes, il arrouse le pied des monts voisins, il refraichit les vertes prairies, il recree les villes, & toutes les places où il se pourmene, & leur depart de sa gracieuse fraicheur & humidité. Mais s'il y a quelques torrents bourbeux & impetueux qui les troublent, & s'opposant aux cours de ses eaux, qui le fachent & emplissent de colere, c'est lors que ronflant, bouïllant, & escumãt de dueil, il renuerse ses digues, il noye les terres, il arrache les arbres, il esbrãsle les ponts, il effroie les villes, & que nul ne les voit sans estonnement, nul ne le passe sans tremblement. Somme qu'il est autant terrible en son impetuosité, qu'il estoit doux & plaisant en sa tranquilité. C'est, SIRE, l'estat de vos diuerses actions, qui se sont renduës esmerueillables, non à moy seul, ni à vos subiects seulement, mais à tous vos voissins, & aux plus esloignez des Princes de l'Europe. Et qui considerera les de-

grez; par lesquels vous estes monté à ce souuerain theatre d'honneur, qui est la royauté, & les aduantages qu'en particulier Dieu vous y a donnez, & qui ne sont communs aux autres Princes, c'est dequoy il s'esmerueillera encore plus.

Car premierement il vous a donné tiltre de Prince, & non de Prince seulement, mais de Prince de France. Prince non faict d'auenture, mais Prince nay & & formé de Nature. Qui n'est pas vne petite puissance, ni vn don de petit moment. D'autant qu'il y a plusieurs Princes, qui ne sont Princes naturellement, mais Princes faicts fortuitement. Ainsi disoit-on de Caius, & Lucius Cesars, enfans d'Agripa & de la fille d'Auguste, qu'ils estoient Princes d'adoption, & ne l'estoient d'extraction. Or c'est vn honneur singulier de naistre Prince, d'estre à la teste & non aux pieds, d'estre vn mônt de Liban, & non vn vallon de Raphain, d'estre vn chesne haut & sourcilleux, & non vne petite bruyere, d'estre vn soleil, & non vne basse estoille, d'estre vn Tibre, & non vn ruisseau, ou plustost d'estre vne mer de grandeur, &

vn Occean de toute dignité & amplitude. Et certes, il n'y a perſonne des nauigants, qui voyant en l'Archipelago le mont d'Athos, comme vn grand Roy des baſſes campagnes, s'eſleuer ſi haut ſur la ſuperficie de la terre, & ietter ſon vmbre ſi auant dedans la mer, qui iuſtement ne s'en eſtõne. La dignité de Prince eſt bien haut eſleuee ſur le populaire bas, & qui regarde ſa ſommité, ou ſeulement qui contemple ſon vmbre, il a iuſte raiſon de s'en eſmerueiller. On dict des Indiens Gymnoſophiſtes, que depuis le matin iuſques au ſoir, ils regardoient continuellement le ſoleil, & ne regardoient autre choſe. Ils auoient raiſon, puis qu'il a dequoy touſiours s'eſmerueiller en luy, & touſiours dequoy contempler ſa lumiere. Or le ſoleil n'eſt que l'image viue, des Princes de la terre, pour ce que c'eſt le Roy de ce monde ſenſible. C'eſt le gouuerneur des ſaiſons, c'eſt le Prince des aſtres, c'eſt le monarque des elemens : bref c'eſt celui ſous la puiſſance duquel, ſe meut la diſpoſition & compoſition de la nature elementaire. Ie dis celuy qui a chaſque

moment opere entre nous des choſes merueilleuſes, & qui nous taille à chaſque iour dequoy admirer ſes œuures, & dequoy loüer ſa beauté. Il en eſt ainſi des Princes. Car qui iettera l'œil ſur les graces qui les accompagnent, il verra vne ſource de rayons admirables, & vne fecundité de hautes habitudes, dont Dieu les a comblez, & dont le ciel & la terre ſont iuſteument eſmerueillez. Si les hõmes ſeulemẽt regardent les cieux, & qu'ils contemplent les planettes eſleuees ſi haut ſur leurs teſtes, la veuë bien ſouuent leur faict mal, & ſont en leur contemplation, cõtrains pour la recueillir, de la retirer en terre. Auſſi ceux qui iettent leur regard ſur le comble de la principaüté, eſblouis de choſe ſi haute, & d'vne ſommité ſi grande, ſont le plus ſouuent par debilité de leur veuë, cõtraints de reuenir à terre, & laiſſer ceſte hauteſſe ſans plus lõgue diſquiſition. Ie ſçay bien toutesfois, que la naiſſance des hommes a ſa reigle commune, & qu'elle ſe fait par moyens communs, autant des grands que des petits, autant des riches que des pauures. Mais ie ſçay bien

bien aussi que comme les fondeurs font des images de plomb & de cuyure, ils en font aussi d'argent & d'or, que celles d'or & d'argent estant de plus excellẽte matiere, sont aussi de plus grand prix que les autres. Le mõde est la boutique commune, où Dieu (ce grand fondeur) fait ses images de tous metaux & de toutes figures : mais où l'or & l'argent de la Principauté est employé, il est bien de plus grande estimation que le plomb ou l'estain de leurs sujects.

Entre les pieces de monnoye, les vnes vallent plus, & les autres moins : aussi entre les hõmes, les vns sõt de plus haute marque & de plus riche alloy, & les autres de moindre valeur & de moindre requeste. Il y a grande difference d'vn Vlysse & d'vn Tersites, d'vn Achilles, & d'vn Authomedon, & mesme entre les Princes d'vn Menelaus, & d'vn Paris Alexãdre : comme il y a difference de l'or, à l'or, & de l'argẽt à l'argẽt. L'estoffe des Princes n'est point vne estoffe vile & commune, c'est vne argile noble & precieuse qui ne reçoit estimation. La seule rarité leur doit concilier l'amour & la re-

uerence des autres hommes, car la Nature ne fait thresor que de choses rares.

On ne fait pas, disoit le prouerbe, les Mercures de tout bois, ni le royal vnguent des Perses de toutes espiceries, ni le mitridat de toutes drogues. Aussi peut on dire auec verité, que de tout metail, on ne fait pas la personne des Princes. Il faut bien que Titan ait long temps recuit l'or qui entre en ceste composition, & faut que la matiere soit bien excellente, puis que Dieu l'a preposee sur les hommes, auec autant de hauteur, qu'en a le firmament sur les plus basses contrees de la terre. L'image des Dieux payens se faisoit de bois de Thia, duquel parle Homere : & comme ce bois estoit diuin, aussi en composoient-ils leurs diuinitez, & donnoient la matiere selon la chose. Le bois, dont se forment les Princes, n'est point vn bois commun, c'est quelque chose de rare & de singulier, que la Nature ne produit ni tous les iours, ni tous les ans. Et comme on tient qu'elle est fort lōg temps à la composition de l'or, qui est le Roy de tous les metaux, aussi est-elle long temps à la

composition d'vn iuste Prince, qui est le conducteur des hommes, & le pasteur de tant de troupeaux humains, voire l'Ange gardien de tant d'ames raisonnables. On voit ordinairement que les atours des Dames, & principalement ceux dont elles parent leur chef, sont composez & d'esmail & de pierres precieuses. Aussi l'estoffe dont Dieu orne le chef des monarchies, & les souueraines testes des royaumes, ne consiste qu'en choses rares & singulieres. Ce sõt toutes esmeraudes, rubis & diamants, qui ont les esclats si brillans, qu'ils font des esclairs à nos yeux, & des merueilles à nos ames. Voila la matiere dont Dieu a voulu composer la premiere partie, de la noble puissance qu'il vous a donné, & dont, SIRE, vous luy ferez recepte vn iour en vostre compte.

I'AY adiousté, SIRE, que vous n'estiez pas Prince seulement, mais Prince de France. Ce que i'ay dict pour vne excellence singuliere, & vne remarquable & sureminente qualité. Car tout ainsi qu'il y a des choses desirees pour les lieux où elles croissent, & que la palme

royalle eſt recommandee des iardins du Roy de Perſe, les myrthes du pays d'Ægypte, les oliuiers de l'Atitque, & les lauriers plantez aux parterre des Ceſars: ainſi sont les Princes tirez, & triez du iardin delicieux de la maiſon de Frãce. Et comme on dict que les Mages eſtoient en Babylone, les philoſophes en Athenes, & les grands ſenateurs à Rome; auſſi les grands Princes ſe ſont trouuez entez, & plãtez au terroir de la France. On admire les cedres du Liban, les cheſnes de l'Appennin, les citrons du mont Athlas, les ſapins des Alpes, mais on renomme les Princes nez au ſol François; pour la hauteſſe de leur courage. Et certes, ce terroir en a touſjours eſté fort peuplé, & dés les ſiecles plus antiques, la Frãce a eſté le delicieux ſol, où ont creu, fleury, & boutonné les hautes fuſtayes de la principauté. Auſſi le ciel n'eſt point ſi luiſant en ſes diuerſes clartez, comme en diuerſes vertus nos Princes ont eſclatté par tout le mõde. Car qui n'a veu, ou qui n'a leu leur pieté, leur iuſtice, leur temperance, leur magnanimité? Ie puis dire, que tout ce

que les genereux esprits peuuent conceuoir ou perceuoir en vertus, les Princes de France les ont euës, voire en abõdance. I'oseray, SIRE, prendre comparaison de vostre Maiesté, en chose qui approche ordinairement vostre Maiesté. Car tout ainsi qu'ẽ quelque endroit que vous residez, vous estes tousiours accompagné de tres illustres Princes, de magnifiques Seigneurs, & braues gentils-hommes, pompeusement montez & habillez: tout ainsi nos Princes en quelque part qu'ils se soient parquez, ont esté veus & recognus brillans & esclattans d'vn monde de vertus qui les accompagnoient, & qui les ont faict aymer & desirer, de toutes les nations de la Chrestienté. Le ciel a son soleil, & il a ses estoilles, aussi la France a ses Princes, & si elle a son Roy. Et comme entre les estoilles il y a des planettes, dignes chacune de gouuerner vn ciel; ainsi entre les Princes, la terre a iugé qu'il y en auoit de dignes de commander à ses Prouinces, & dignes d'estre aymez & desirez des autres peuples.

Ce qui me faict souuenir de ce qu'es-

criuent les philosophes en discourant de la Nature. Car, disent-ils, il y a des animaux, comme la panthere, dont l'odeur est si suaue, que les autres les suiuent & les desirent par plaisir. Et parlant du corps de la terre, ils escriuent, que quelquesfois il exhale par ses pores, principalement apres vne grande pluye, vn parfun si odorant, qu'il n'y a odeur qui luy soit comparable. A ceste occasion, disent ils, naturellement on les desire, naturellement on les approche, & naturellement on les suit en quelque part qu'ils se rencõtrent. On en peut dire autant de nos Princes, qui ont exhalé de si suaues odeurs de vertu, par les pores de leurs diuins esprits que toute la terre a esté esprise comme d'amour, afin de iouyr de leurs personnes. Ainsi les anciennes villes de Grece & d'Asie, cognoissant en Homere quelque chose de diuinité, se sont debattuës du lieu de sa natiuité, & l'ont vendiqué comme leur citoyen. C'est Pourquoy Ptolomee Roy d'Ægypte, luy donnant vn Temple superbe en son pays, le fit assis auec grauité en vne chaire, & tout autour de luy,

les douze villes qui se battoient, pour l'honneur de l'auoir engendré: Et certes les hommes ont de Nature cet appetit, que toutes choses belles & odorantes ils les desirent. Ce desir a espoinct toutes les nations de la terre, qui voyant la splendeur & generosité des Princes de France, les ont aimez & desirez pour s'assubiectir à eux, & les seruir & honorer comme leurs Princes. Car tout ainsi que le riche laboureur tire de son grenier le froment le plus beau pour en faire la semence de ses terres; de mesme façon, Dieu qui est le grand pere de famille qui cultiue tout cet vniuers, choisit du grenier de la France, le pur fromēt de la noblesse Françoise, pour en semer les champs Chrestiens, & tous les plus riches heritages de l'vniuers. De là sont venus les Foulques d'Anjou, Rois de Hierusalem: de là les Lusignens, Rois de Cypre: de là nos enfans de France, Rois de Naples & de Sicile: de là nos Louys Rois de Hongrie: de là nos Philippes Comtes de Flandres, & infinité d'autres, qui pour la reputation de la maison de France, & pour les excellen-

tes parties dont Dieu les auoit honorez, ont esté appellez aux couronnes estrangeres, & aux gouuernemens des plus insignes empires de la terre. Car on les a tirez de la principauté & noblesse de France, comme on tire d'vn magazin plusieurs belles pieces de marchandise, pour les enuoyer en toutes les parties du monde. Cela me faict resouuenir, de ce bel estuy trouué par Alexandre, apres qu'il eust deffaict Darius. Car comme il estoit orné de la plus noble & riche pierrerie, qui fut non seulement en Asie, mais en tout l'Orient; ainsi la Frãce a esté le riche estuy, dont on a tiré les plus illustres Princes, & les plus nobles diamãts, dõt on ait orné le corps de la Chrestiẽté, voire le chef glorieux de tout l'vniuers. Les Romains escriuent, qu'au Capitole de Rome, contre le grand autel de Iupiter Capitolin, il y auoit plusieurs autels dediez à des Dieux particuliers, où de Rome non seulement, mais de toutes les parties d'Italie, on y enuoioit des offrandes, afin d'implorer leur secours, és choses de leur estat. Ainsi outre la souueraine Majesté de nos Rois, infi-

niment & perpetuellement aimable, & respectable, & qui a esté le secours, & l'amour de tous les Roys affligez, on a veu la grandeur de nos Princes François, que les nations ont aymez & recerchez, pour leur dõner leurs sceptres, & les orner de leurs couronnes. Ausquels cõme à des Dieux tutelaires, de toute la rondeur de la terre, on a donné des offrandes. En vn mot, ils ont esté les amours du genre humain, & le desir des enfans des hommes. Dequoy nos histoires en sont si pleines, que si de presẽt on les lit, on y trouuera de grands esguillõs, pour courir à la vertu. On peut bien consulter hardiment ces liures, comme les mirouërs de la vie humaine. Car on y verra ou de grandes difformitez pour les amẽder, ou de grãdes beautez pour les recõmãder. Et certes entre les Romains, qui mal cultiuoit son champ, estoit par le Censeur marqué d'ignominie.

Il y a encor vne particuliere faueur, de la puissance que Dieu vous a dõnee, qui est certainement de haut lustre & de grande splendeur, que vous soyez yssu de la maison de Bourbon, voire du

ſang de Monſeigneur ſainct Louys, l'vn des plus ſages & religieux Rois que la terre vit oncques. Car on louë, & à bon droit l'or qui vient d'vne bonne veine, & le genereux cheual qui vient d'vn bõ pere, & la vigne qui vient d'vn bõ complan. Mais la maiſon de Bourbon n'a dequoy ſe glorifier d'auantage, que de la ſouche de Mõſeigneur Sainct Louys. Car ç'a eſté l'eſprit viuifiãt qui a animé, & faict mouuoir à la vertu toute ceſte noble race. On n'ignore pas toutesfois qu'elle a de ſoy des vertus excellentes, voire ſingulieres & ſingulierement belles & recommandables. Car qui eſt des humains qui n'ait aymé & eſtimé la lumiere de ce Soleil? Mais elle les doit imputer à ce chef, comme le bon arbre fait ſes fruicts à ſa racine, & la racine ſa fecondité à la bonne terre qui l'alimente. Apres ce rapport, elle peut prendre le reſte en ſon partage, d'autant qu'il luy eſt iuſtement deu. Et à la verité ce qu'eſt le ſoleil au ciel, & l'œil en la face, voire ce qu'eſt la prunelle de l'œil en l'œil, la maiſon de Bourbon l'eſt ſur toutes les maiſons de France. Les Parthes autres-

fois se sont loüez de leurs Arsacides, & les Grecs de leurs Agiades, & les Latins de leurs Æmilles: mais la France se vante de ses Bourbons, & riẽ plus que de ses Bourbons. Car comme en l'Arabie certaines familles seulemẽt, auoiẽt ce droit de toucher l'encens qui estoit sacré, ainsi ont-ils ce droit de toucher à la Royauté, laquelle ils approchent de plus pres que tous les autres. On ne peut nier qu'elle n'ait esté l'vne des plus genereuses branches, qu'ait porté iamais le tronc de la couronne de France. Et certainement, ceste maison pleine de fleurs de lys, a eu la vertu en telle abondance, qu'il n'y a eu petit brin sorty de ceste branche, qui n'ait porté des fleurs admirables, voire des fruicts incomparables & dignes de rare singularité. Les enfans de Seleucus, auoient tous à la cuisse vne ancre imprimee, pour la marque certaine du tige de leur extraction: & la race de Pithon de Nisibe, auoit l'impression au corps d'vne hache, qui tesmoignoit l'honneur & la generosité de leur lignee. Mais en la race de Bourbon, les anciens ont remarqué, qu'ils nais-

ſoient tous la hache en la main, & la prudẽce en la teſte, & la generoſité au cœur, qui eſt l'ancre ferme, pour ſiſter au port les plus nobles eſtats, & les tirer des plus perilleux deſtroits, où les jette la tempeſte.

L'antiquité Romaine a obſerué en la famille des Fabiens trois Princes du ſenat, en celle des Curions trois orateurs. Aux vnes tant de cenſeurs, aux autres tant de dictateurs. Mais en la famille des Bourbons, on ne marque, ni trois, ni quatre, mais force grands & nobles Princes, qui tous ont faict paroiſtre la grandeur de leur vertu. La terre vniuerſelle a obſerué en eux vne incroyable pieté, vne incõparable generoſité, & vne admirable fecondité. Leur pieté cõtre les Sarrazins, leur generoſité contre la fortune, leur fecondité contre le tẽps, qui deuore tout, & qui reduit tout à la mortalité. En Leuant parut leur pieté, en l'Europe leur generoſité, en France leur heureuſe fecõdité. De ſorte que l'on dit de ceſte maiſon, que les femelles ſont nées pour peupler la Chreſtienté, & les maſles pour la defendre. Cela me faict

souuenir de ceste vigne de pur or, dont Pithias Bithinien fit present au Roy Darius. Car il semble que Dieu ait faict vn present de ceste lignee, comme d'vne vigne d'or à nostre France, pour la multiplier en diuerse fecondité. C'est vne vigne en rapport semblable à celle que Seneque achepta de Palæmon, le grammairien, & qui fut vne merueille de l'Italie. Aussi a-elle estendu ses rameaux & ses branches, voire ses fruicts, & ses prouins en diuerses contrees de la Chrestienté. Et comme les Romains enuoyoient en la Grece, pour auoir Æsculape, & Iupiter l'Olympien, afin de les emmener & consacrer en leur ville, & en retirer profit, & commodité pour leur estat; ainsi les Princes de ceste maison pleins de vertu, & de vigueur ont esté iustement desirez & demãdez pour en auoir du plan, & en gouster les fruits par tout le monde. Ils estoient si genereusement nez, & si religieusemẽt nourris, que leur feconde magnanimité, & leur religieuse generosité causoit aux hõmes la cupidité de les voir, & de les auoir pour Princes. Et certes la terre en a

par tout tiré des greffes, comme d'vn arbre singulier. Ie diray mesmes que les infidelles qui ont senty souuent la main, & la vigueur de ces Princes l'ont crainte, aymee, & recherchee pour leur vertu. Aussi les hõmes de vertu, ne loüent pas seuls la vertu, quand les vicieux l'honorent, & qu'il n'y a personne, qui plus honorablement parle de la lumiere que les aueugles. Ceux qui ont leu les manuscripts de ceste race, confessent qu'ils n'ont iamais leu, ni des Grecs, ni des Latins, chose approchante de leur generosité naturelle. Et quand il n'y auroit autre marque de sa grandeur, sinon le long temps qu'elle dure, c'est assez pour luy donner vne insigne loüange, voire vne insigne place au temple d'Honneur. Car on louë les arbres pour leur aage, & les palais pour leurs ans, & les familles pour le temps.

Or ceste maison de Bourbon est vn Phœnix entre les nobles. Ces Princes sõt des Nestors entre les hommes, pour le long temps que leur race a vescu. Car depuis l'an 959. iusques à present, elle a flory pleine de prosperité, & d'hõneur.

Et pour le comble de tout son heur, elle a produit vostre Majesté, comme le plus noble fleuron, & le mieux marqué d'excellence qui vint de ceste branche. C'est où elle a assigné le but de sa grandeur, & où elle a fait la baze de ses plus grãdstrophees: C'est le poinct où son angle finit, c'est l'extremité de sa ligne, c'est le cẽtre de sa circonferẽce. Le meilleur du cyname, est en la sommité, & en la sommité du pin gist l'ornemẽt, & la vie de l'arbre. Et certes ceste famille se resiouït, & à bõ droit, que par vne glorieuse rencontre, & par le mariage de Monseigneur Robert de France, elle ait esté celestement vnie à la maison du Roy sainct Louys vostre predecesseur. Car apres auoir amassé beaucoup d'honneur, elle y en a trouuee encore d'auantage. Aussi ce mariage se peut iustement comparer à vne grande riuiere, qui ayant longuement baigné, & tournoyé vn monde de pays, se rencontre de fortune, voire se ioinct, & se marie à vn grand fleuue, & tous deux meslans leurs ondes, & les estendans sur le champ où elles passent, recreent tous les lieux d'vne plaisante &

gratieuse humilité : & puis ensemble se vont descharger dans les eaux de l'Occean, où dans le sein profond de quelque mer prochaine.

Sire, c'est ce fleuue abondant qui a conduit le bon heur de vostre maison, dans le large & profond Occean d'honneur, & dans le vaste fonds de la dignité royalle. C'est ce fleuue qui a porté la nef des Bourbons, au supreme degré de la couronne des François, sous le vent gratieux de vostre admirable & nõ comparable felicité. Et certes quand ie considere cõme la couronne de France, a passé legerement, & sans beaucoup s'arrester aux maisons de Valois, d'Orleans, & d'Angoulesme, & que i'ẽ regarde les entrees & les issuës: ie pense voir vn voyager, qui sans sejourner en beaucoup de beaux lieux, & de belles maisons qui se presẽtent en son chemin, marche & passe tousiours auant pour gaigner vn noble manoir où il tend, & n'a cesse, ny repos qu'il ne se voye où il desire. Car ie croy que ceste couronne vous cherchoit, & croy, Sire, qu'elle vous aymoit, & desiroit pour quelques secrettes

tes vertus qui luy apparoiſſoient,& que depuis monté ſur le theatre de la roiauté, vous luy auez faict paroiſtre. Ie croy diſ-je qu'elle vous cherchoit, & qu'elle attēdoit voſtre natiuité, pour loger en la maiſō de Bourbon, où vous lui auez dōné logis tresagreable, & tresdeſirable. Et certes, quād ie li que Mōſeigneur Louys de Bourbō, fit baſtir pres de voſtre maiſon du Louure, l'hoſtel de Bourbon, auec ce mot ESPERANCE, ie penſe que c'eſtoit pour l'eſpoir qu'il auoit, que vo⁹ deuiez de ſon eſtoc naiſtre en ce monde, & que vous vniriez les deux hoſtels en vn, cōme vous auez joinct & vni les deux maiſons enſemble. C'eſt vous SIRE, qui auez oſté la bāde de leurs armes, pour iouyr du pur eſcu des fleurs de lis. C'eſt vous qui auez laiſſé le nom de Bourbon, pour prendre le nom de France, & pour couurir voſtre chef d'vne couronne qui n'a, & qui n'eut onques ſa ſemblable. C'eſt vous qui le premier luy auez donné cet ornement, d'auoir des Rois de France en ſa branche: & comme elle eſt yſſuë de Rois, qu'elle portaſt encore la couronne & le

ſceptre des Rois, & qu'elle repreſentaſt à la poſterité, les innumerables vertus cachees dedans le tige de Monſeigneur ſainct Louys. Or face la bonté de Dieu qu'elle y demeure longuement, & que Dieu puiſſant qui diſtribuë les couronnes, face que Monſeigneur le Daulphin, voſtre fils, ſuccedant à voſtre heur & à voſtre honneur, paſſe Clouis en religion, Dagobert en deuotion, Charlemaigne en cœur & en valeur, Capet en bon heur, Robert en equité, ſainct Louys en ſainteté, en ſageſſe Charles cinquieſme, en bonté Louys douzieſme, en clemence & magnanimité vous meſmes.

I'ADIOVSTE encor à vos ſingularitez, que Dieu vous ait fait naiſtre de Roy & de Royne, qui n'eſt pas petite faueur, quand la Vertu les accompagne. Et certes on peut dire de voſtre Majeſté ce que chantoit Homere de ſon Agamemnon.

Il n'y eut onques Roy ſur terre couronné,
A qui plus grand honneur Iupiter ait donné.

La dignité de Roy eſt vne haute &

rare dignité, qui ne degoute pas si souuent sur le chef des hommes, comme la pluye fait sur la terre. Car ce qu'est Dieu au ciel, ce qu'est le soleil icy bas, les Rois le sont entre les hommes. Dieu ne met pas tous les iours la main en ses tresors, pour faire vne largesse de couronnes. Ce don est trop grād & trop riche pour estre vulgaire, & vulgairement donné & publié. Aussi la terre est grande mais elle n'a esté diuisee qu'en peu de monarchies. Il vous a donques faict ceste faueur de naistre de Roy & de Royne, & comme vne Pandore, il vous a comblé d'vne infinité de dons. Il vous a fait cōme nos tēples où chacū apporte, & que chacun desire d'orner & d'enrichir. Et à la verité c'est vne noble extractiō d'estre venu d'vn Roi: mais c'est aussi vne honorable generatiō d'estre enfāt d'vne Royne: & qui vient de tous deux, il peut dire que l'honneur lui assiste d'vn & d'autre costé. Les fleuues yssus de deux grādes sources meslees ensemble, sont ordinairement grāds & plātureux. Tel est le Iourdain ou le Ior, & le Dan, deux nobles fontaines, fournissent des

eaux en abondance. Les cordons doubles, comme le cordon Gordian, font leurs chesnes d'vne grande force: & fors les Rois yssus de deux grandes puissances. Quand le soleil & Iupiter se joignent à la naissance de quelqu'vn, c'est pour en faire quelque chose de grand. Aussi quand deux supremes dignitez se ioignent ensemble, c'est pour engendrer quelque chose de singulier. L'or & la pierrerie placez en vn mesme vaisseau, le font fort honorable, & la rose & l'œillet ensemble appariez font le bouquet tres beau.

Considerez, SIRE, s'il vous plaist, quand le Soleil est en conionction auec la Lune, les heureux effects qui en ensuiuent. Car non seulement le iour en est plus gay, mais la nuict plus plaisante, qui luit de mille feux brillâts, & qui faict honte au plus beau iour. Somme que de ceste gratieuse assemblee il ne sort qu'vn heureux part de prosperité. Car le miel s'y amplifie, les poissons y accroissent, & toute la Nature y faict profit. Ou quâd ces deux flambeaux sont en eclipse, le ciel est triste, la terre obscure, tout est

menacé de sinistres euenemens. C'est pourquoi la Royauté iointe à la Royauté en vostre naissance, a engendré le sõmet de la Royauté qui luit sur vostre teste. Ie me souuiens du liure des Rois, qui parlant du regne de Salomon, le loüe d'auoir esté rempli d'or & de pierres precieuses. C'est à dire, que les deux choses plus estimees entre les hõmes, estãt ensemble, & à foison: elles y engendroient vn siecle plein de grandeur & de prosperité. Et certes vostre origine a esté le fondement de vostre heur. Elle a esté comme le presage d'estre vn iour preposé sur tant de nobles François, & tant de riches Prouinces, & d'estre le Monarque d'vn si grand & noble Royaume. Car la grandeur de l'empire, & la multitude des subjects, est la gloire des Rois. Aussi quand les lettres sainctes parlent d'Artaxerces, elles le loüent, que son sceptre s'estendoit sur cent & vingt sept prouinces, qui continuoient depuis l'extremité de l'Inde, iusques aux derniers bords de l'Ægypte. Qui n'estoit pas vn petit pays. Et toutesfois, ce grand Tout ne pouuoit aborder à la beauté de vostre

estat beaucoup plus petit en quantité, mais plus noble en sa qualité.

C'est l'obligation, Sire, c'est l'hypotheque que Dieu a sur vous, & dont vous sçaurez bié vn jour luy satisfaire. Car vous ayant donné tant de glorieux titres, vous sçaurez bien luy en rendre le proufit qu'il en attend. Et à la verité il est vn marchand fort exacte, il veut que son denier luy proufite à notables interests, & qu'il ne demeure en oysiueté. Il ressemble aux laboureurs, il seme pour recueillir, il cultiue pour vendanger. Aussi les bons Rois doiuent faire ce que font les bons miroirs; car si on leur presente vne belle face, ils la rendent belle, & par reflexion, ils renuoient la beauté à son autheur.

Ce qui nous est proposé és lettres sainctes, en ces vingt quatre Rois vieillards, qui se prosternent deuant Dieu, seant glorieux en son throsne, & qui courbās les chefs deuant la face, lui presentent leurs couronnes: C'est à dire, qu'ils luy rendēt l'honneur de la Royauté, dont il les auoit gratifiez. Car cela est l'argument d'vn esprit bien nay, & qui

retient de la nature des Graces. Pour ce qu'on dict que les trois Graces se tiennent par la main : la premiere donne le plaisir, la seconde le reçoit, & la tierce le rend. De sorte que le bien qu'elles ont receu d'vne main, elles le rendét de l'autre. Sainct Bernard ce religieux moine François, dont Dieu fut le seul precepteur, & ceste grande lumiere de la France, nous enseigne de n'estre coquilles, mais canaux. Qui est proprement vn mot digne de l'eschole de Pithagore: Car il nous exhorte de n'estre reserrez & ingrats, ains larges & recognoissans enuers la Maiesté de Dieu. Parce que la coquille ne rend iamais que quand elle regorge : le canal au contraire rend par vn bout ce qu'il reçoit de l'autre. Entre les Princes anciens, à qui Dieu a donné d'honorables tiltres, ç'a esté à Agripine, car elle estoit fille d'Empereur, sœur d'Empereur, femme d'Empereur, & mere d'Empereur. C'estoit en vn seul sujet beaucoup de rares qualitez: l'vne d'elles estoit suffisãte, pour beaucoup honorer vne Princesse. Elle toutesfois ingrate & mal recognoissante, soüilla sa

vie de tant de vices & monſtruoſitez, que les autheurs qui ont parlé d'elle l'ont autant diffamee, que les tiltres glorieux l'auoient honoree. Et comme Dieu l'auoit faict naiſtre pour vn ſoleil, qui pouuoit beaucoup rendre de ſplendeur & de plaiſir; les broüillas de ſes vices, lui engendrerent tant de tenebres, qu'elle deuint vne noire & eſpoiſſe nuee, pleine d'orage & d'obſcurité, qui fiſt mourir beaucoup de nobles citoyens à Rome. Auſſi eſtoit elle ſi haye, que les autheurs qui parlent d'elle, & qui la veulent diſtinguer de ſa mere qui auoit meſme nom, mais vn autre renom : diſent que c'eſt Agrippine, qui engendra Neron, l'aconit & le venin du genre humain. Et certes elle eſtoit ſi deteſtee, meſme de ſon premier mary, qui fut Domitius, qu'il diſoit ordinairement, que de luy & d'elle il ne pouuoit venir qu'vn horrible monſtre. La Royauté, SIRE, eſt comme vn grand flambeau haut & eſleué, & ſuſpendu au plancher d'vne belle ſalle : lequel eſtant allumé en toutes ſes diuerſes branches, rend vne belle & agreable clairté.

Mais si uu lieu d'esclairer, il fume, non seulement il obscurcit toute la salle, mais il empuantit tout le logis, & tire les larmes des yeux d'vn chacun, & fait que tous les meilleurs seruiteurs, & amis de la maison, abandõnent la maison. Quãd on voudra comparer l'inhumanité d'Agrippine auec vostre douceur, & debonnaireté, SIRE, on verra de quels vices & de quelles vertus est capable la Royauté. Laquelle à la verité est de soy beaucoup aimable, & grandement respectable, mais elle faict diuers effects, selon le subject où elle se trouue. Car si elle tombe en vn bon naturel comme le vostre, elle faict des actions de douceur esmerueillables, si elle en rencontre vn mauuais, elle en faict de funestes, voire espouuentables. Les eaux sont telles qu'est le terroir d'où elles viennent, & tels les fruicts que l'arbre qui les a portez. C'est donc vn grand honneur que Dieu vous a faict, de vous qualifier si hautement, & de vous faire naistre si roiallement. Et volontiers les branches de la Royauté, peuplent l'arbre de la Royauté, & sont comme la fraize, qui fait racine de ses

fueilles. Et certes, la France ne peut experimenter de meilleurs Rois, que ceux qui sont sortis de la tige de ses Rois.

Mais le supreme degré de faueur & de felicité mondaine que Dieu vous a faite. C'est d'auoir esté Roy, non d'vn seulemẽt, mais de deux Royaumes. Car on peut dire de vous, ce qu'vn Poëte dit d'vn grand Empereur.

D'vn & d'autre costé la fortune luy donne,
Qu'il porte sur son chef vne double couronne.

Ceux qui aux ieux Olympiques, pouuoient meriter vne couronne d'oliue, pensoient auoir acquis honneur, & reputation pour toute leur vie. Mais si cest honneur redoubloit, & qu'ils r'emportassent la couronne pour la seconde, c'est lors qu'ils pensoient auoir acquis vne immortalité. Iugez, SIRE, s'il vous plaist, combien vos couronnes sont plus honorables quand vous ne les auez de la main des hommes, mais de la main de Dieu: & qu'elles ne sont de laurier ou d'oliue, ou de quelques fueilles mortes, qui n'ont qu'vn soir, ou vn matin, mais deux couronnes de pur or, dõt

la matiere est autant excellente sur tout le reste des metaux, que vostre couronne, a d'excellence sur tout le reste des couronnes.

On dict que Ptolomee, Roy d'Ægypte, apres auoir vaincu, & deffaict son gendre, faisant son entree dedans Antioche, print deux couronnes sur son chef, & se fit proclamer Roy d'Ægypte, & d'Asie. Dieu vous en a donné deux, comme à luy : mais il vous a donné plus qu'à luy, que vous auez au chef la couronne des couronnes. Car la seule couronne de France, dont Dieu vous a hōnoré, a quelque chose de plus haut, que n'eurent onques, ni les couronnes d'Asie, ni celle d'Ægypte. Et comme il n'y a qu'vne couronne au ciel entre les astres, aussi n'y a-il qu'vne couronne en terre, qui est la couronne que vous portez. I'ay souuenance d'auoir leüs dans Froissart, qu'apres la bataille de Calais, le Roy d'Angleterre Edoüard, troiziesme tira vn chapelet de perles, qui seruoit ses cheueux, & apres le soupper, & les tables leuees, en la presence de tous les Princes, Barons, & Cheualiers, il le

mit sur la teste d'vn Cheualier François, Messire Eustache de Ribaumont, auec honneur. Car il luy dit, *Messire Eustache, ie vous donne ce chappelet, pour le mieux combattant de la iournee, de dedans & de dehors, & vous prie que vous le portiez ceste annee pour l'amour de moy. Ie sçay bien que vous estes gay, & amoureux, & que volontiers vous trouuez entre Dames & Damoiselles. Si dictes par tout où vous irez, que ie le vous ay donné. Si vous quicte vostre prison, & vous en pouuez partir demain, s'il vous plaist.* C'estoit à la verité beaucoup d'honneur, d'estre proposé à tant de grands Princes & Cheualiers, qui auoient ce iour-là faict preuue de leur vertu. Mais c'est encor d'auantage, que ceste loüange, vint d'vn Prince ennemy, & à lendroict d'vn François: & de la part, d'vn Roy estrãger, voire d'vn Anglois, & d'vn Roy si grand si hardy, & si renommé, qu'on le tenoit pour l'vn des plus nobles Princes, qui fut oncques. Aussi print il en bataille deux des plus grands Roys de l'Europe. Mais (Sire) tous ceux qui vous voyent en ce haut degré de Majesté, où vous estes, pensent voir la fortune, (i'vse

de ce mot ſelon le vulgaire) qui faict vn feſtin à tous les Roys de la terre, & qui en leur preſence, & à leur veuë, deſliant deux couronnes qu'elle auoit ſur la teſte, les impoſe ſur la voſtre, & declare hautement, qu'elle les vous donne, comme ayant eſté le plus magnanime Prince, qui ait combatu contre elle, en la campagne du temps preſent. Dequoy toute la France s'eſiouït. Et certes elle en a ſubject, & occaſion, voire plus de ſubiect qu'elle voit ceſte fortune, qui vous tient non ſeulement pour ſon amy, mais pour ſon mary. Car d'vn amy les femmes quelquesfois ſe deffont, mais d'vn mary, la ſouldure en eſt plus forte. Elle qui ayme la nouueauté, & qui eſt legere, & inconſtante, n'a eu iamais aucun arreſt en ſes actions. Mais en voſtre perſonne, il ſemble qu'elle s'y eſt arreſtee pour y demeurer. Vous auez eſté non le piuot, où elle a tourné, mais le bois où elle a fiché, & arreſte le cloud de ſon inconſtance.

Auſſi croit-on qu'elle vous aime, pour eſpouſer, & vous a eſpouſé pour vous garder, & vous a gardé pour vous hon-

norer d'amitié perpetuelle. Car si elle vo⁹ a chery en ieunesse, elle vo⁹ carresse hors de ieunesse,& si vostre Printẽps luy a pleu, vostre Automne luy est tres-aggreable. En verd, ou en gris, elle est tousiours à vous, bien que cest humeur luy soit chose inaccoustumee. Et certes le monde croit que pour vous seul, elle a contraint son naturel. Ouy SIRE, on le croit, & dit-on qu'elle se violente soy-mesme pour vous estre aggreable. Aussi vous a elle honoré de deux couronnes. En quoy Sire, vous considererez s'il vous plaist, quel plaisir a eu vostre peuple de voir reioindre à la couronne de France la couronne de Nauarre. Car c'est cõme deux sœurs, bien vnies d'amitié, qui sorties de mesme sãg,& de mesme vẽtre, sont quelquefois par mariage bien esloignees l'vne de l'autre. Que si par cas fortuit elles viennent à se reuoir: O bõ Dieu combien de baisers, combien d'embrassemens, combien de carresses! Ie pense voir ceste Laconienne, qui reuoiant inesperément son enfant vif, qu'elle pensoit perdu, se pasme de ioye, & tombe morte de plaisir entre ses bras. C'est vo⁹

Sire, qui auez moyẽné ceste entreueuë. C'est vous qui auez causé ceste reunion par vostre bonne fortune. C'est vostre prosperité qui a fait ce coup. C'est vous qui auez comblé ce Royaume, de cest aduantage à vostre ioyeux aduenement. Enquoy vous auez ressemblé ces honnestes maris, qui espousans quelque belle & honneste Dame, luy font present de quelque anneau de prix, pour luy donner du lustre d'auantage. Et certes nous croyons tous, que ces heureux Comtes de Champaigne, qui ont tenu la couronne de Nauarre auparauãt vous, & nos Philippes, & nos Louys, qui l'ont ioincte autresfois par mariage, & par succession, aux odorants boutons de la couronne de France, s'en sont infiniment resiouïs. Car ceste couronne est comme vne belle Dame, qui a ie ne sçay quoy d'agreable en sa beauté, qui rauit tout le mõde. C'est ceste Venus de Lisippe, que personne ne voit qui ne l'aime. Aussi est-ce la couronne la plus noble, & la plus precieuse de toutes les couronnes d'icy bas. C'est la roze des diademes, la Royne & l'Emperiere de tou-

tes les couronnes clauſes, que les hommes ont iamais portees deſſus leur chef. Quand ie parle de la Courõne de Frãce, i'entends de ceſte France, qui a chez ſoy ſon Inde & ſon Perou, & tout ce dont tous les autres Royaumes ſe vantẽt trop ambitieuſement. Car elle les a, ſans frais d'armees, ſans fatigue de nauigation, ſans hazard, ſans tẽpeſte, & touſiours aſſeurees dedãs ſon ſein, & au milieu de ſa trãquilité. Entre la merueilleuſe abondance de toutes choſes neceſſaires à l'hõme, rien ne luy defaut. Elle a le Ciel ſerain & temperé, elle a le ſol fœcond, le bled, le vin, les toilles, les laines, les eaux, les bois, le beſtail en tres-grande facilité, & tres-facile fecondité, & treſ-feconde felicité.

Solin eſtranger, & partant iuge ſans paſſion, parlant de la fertilité de la France, s'eſcrie. *Heureuſes Gaulles, pour le grand reuenu de leur beſtail, voire tres-riches, de toute ſorte de choſes neceſſaires à l'vſage des hommes.* Qu'euſt-il dit s'il les euſt veuës de noſtre temps, & peuplees de toutes choſes ſi abondamment, & ſous le regne heureux de voſtre Maieſté?

esté? Certainemẽt ils les eut loüees comme vn miracle de la terre. Aussi est-ce chose certaine que nos voisins, à qui la Nature manque, sont contrains de recourir aux François, pour auoir les subsides de la vie.

On dira que ce n'est qu'vn Royaume: mais c'est vn Royaume qui en vaut cent, & qui a d'estenduë plus de deux cens soixante & dix grandes lieuës de long, & plus de deux cens lieües de large. C'est vn Royaume, composé d'vne infinité de belles Prouinces. Vn Royaume tout rempli & tant peuplé: Ce ne sont point les solitudes de Lybie, ni les deserts d'Ægypte, ni les glaces de la Sarmatie: tout y est fecond, tout y est plein de biens, & comblé d'hommes. Le vuide ne se trouue point en ceste Nature de Royaume. La Regnarde d'Æsope qui faisoit tãt de petits, reprochoit à la Lionne qu'elle n'en faisoit qu'vn. Non dit-elle, mais c'est vn Lion. Aussi la France ne consiste qu'en vn Royaume, mais c'est le Roy & le Monarque de tous les Royaumes, Royaume tant aymé de Dieu, que l'on peut dire de luy ce que le Poëte Latin

disoit de sa Carthage:

On conte que Iunon d'vne amitié profonde,
L'aimoit plus que Samos, & plus que tout le monde:
Là, ses armes estoient, là son char triomphant,
Gisoit de son Palais les portes estoffant.

C'est ce Roiaume que S. Denys grand Senateur du Parlemét d'Areopage, dresse au modelle de la religiõ & iustice Chrestienne. Roiaume, qui composé de parties dissẽblables cõme de voix inegales, toutes accordantes, faict vne Musique diuine, & vne harmonie d'estat admirable à ceux qui ont aureilles pour la bien entendre. Roiaume qui a duré douze cens ans sous ses Rois tres-Chrestiens, sans aucune alteration en sa religion Catholique: & deuant ses Rois Chrestiés, prés de trois cens ans, sans perdre vn petit fil de sa premiere pieté. Ce qui est certes sans exemple. C'est ce Roiaume que sainct Hierosme disoit auoir esté tousiours exempt de monstres, & que sainct Bernard descriuoit n'auoir peu souffrir en son sol, tous ceux de qui l'im-

pureté de doctrine, & la soüilleure de la vie, les separoit du girõ de l'Eglise. C'est ce Royaume auquel il y a tãt de si belles Eglises basties: où il y a pl' d'Abbayes & de Prieurez, plus d'Hospitaux & de lieux saincts, qu'il n'y a en Royaume de la Chrestienté. C'est ce Royaume Chrestien, où le Clergé a esté tousiours si honorable, & où les Canons de l'Eglise ont esté si bien sceus, & si bien obseruez. Royaume où iusques aux plus petits du vulgaire, la pieté & la Religion a esté si ardemment & si frequentement exercee, qu'on ne peut voir vn peuple plus deuot, on n'en peut voir vn plus religieux. C'est ce Royaume où ont fleuri tant de nobles Euesques: les Guillaumes à Paris, les Yues à Chartres, les Ionas à Orleans, les saincts Ignaces à Lion, les Saluians à Marseille, les Saincts Spires à Tholoze, les Saincts Hylaires à Poitiers, les Saincts Morilles à Angers, & sur tous ce grand sainct Martin Pair & Apostre de France: & tant d'autres insignes personnages, qui de leurs escripts Catholiques ont illustré l'Eglise, & l'ont maintenuë en sa pureté, par leur

prieres & honorables actions & predicatiõs. C'est ce Royaume de qui l'estat n'a iamais changé, & de qui les Loix fondamentales sont encores en vigueur & en honneur, cõme elles estoient dés sa naissance. C'est ce Royaume qui a eu desia soixante trois Rois tous d'vne tire, & tous Chrestiens & Catholiques: la troisiesme race reprenant sa tige en la premiere & seconde.

Et en quelle part de ce monde cet hõneur s'est-il rencõtré? C'est ce Royaume dont Dieu luy mesme a dressé le plan, & prins les mesures, l'ayant borné des Alpes, & des Pyrenees, ensemble du Rhin, & de l'Occean. C'est ce Royaume qui grouille de Noblesse, & qui en a tant, que battant du pied la terre, on en faict sortir des buissons, & fourmiller par les campagnes. C'est ce Royaume de qui la iustice a esté si recõmandee, que les Empereurs, les Rois & les Princes estrangers, y ont rapporté la vuidange de leurs plus grandes querelles & differents. Royaume, où les gens de lettres ont esté, & sont encor en telle abondance, & auec telle doctrine &

ſubtilité d'eſprit, que la merueille en reſte par toute l'Europe. C'eſt ce Royaume, où les artiſans ſont ſi ingenieux & ſi ſubtils, qu'en nulle part les mechaniques n'ont plus d'hõneur. Royaume, où les hommes ne ſont legers cõme leur reprochent les peuples les plus legers d'eſprit, & lourds de corps, qui ſoiẽt au mõde. Royaume qui par vne conſtante grauité & meureté de iugement, n'a iamais varié ni és loix de ſa religion, ni en l'obeyſſance de ſes Princes, ni aux conſtitutions de ſon eſtat iuſques à preſent. Ce que n'ont faict les autres Royaumes. Nos troubles ont encor monſtré le deſir qu'on auoit de les conſeruer. Royaume qui ne remet au lendemain ſes affaires les plus graues, mais qui propoſees, les penetre ſubitement & ſubtilement, les ſonde meurement, & les reſould ſoudainement & ſur le champ. C'eſt vn Royaume non intemperé de chaleurs, comme l'Affrique, non tranſi de glaces comme la Scythie, mais qui en toutes ſes parties a ſa temperature eſgalle, peuplé de villes & places frequentes, & de tout ce qu'a beſoin la Nature. Et bref

Royaume qui eſt la plaiſante Tempé de noſtre monde, & où Iupiter, comme dict le Poëte, voudroit habiter, s'il quittoit le ciel, pour venir en terre. C'eſt ce Royaume où les Rois commãdent aux hommes, & non aux beſtes, pour eſtre les François pleins d'humanité, de gracieuſeté & courtoiſie, par deſſus tous les humains. Royaume que Dieu par ſinguliere bien-vueillance a gardé deſia douze cens ans & plus, ſans alteration aucune de ſon eſtat Royal. Royaume, qu'il a preſerué de grãds & perilleux accidens: Et ſingulierement en ces derniers troubles; que l'eſtat caſſé de vieilleſſe, eſtoit plus difficile à guerir: & que les mẽbres armez les vns contre les autres; & obſtinez à leur ruine, ne cherchoient que la diſſolutiõ entiere de tout le corps. C'eſt ce Royaume, Sire, que Dieu vous a donné, & où à preſent vous commandez en honneur & en Maieſté: ayant eſté le Neptune qui a appaiſé nos tourmentes, ſerené noſtre ciel, & qui auez ſi bien calfeutré noſtre nauire, qu'il eſt encore pour faire vne lõgue & heureuſe nauigation. C'eſt pourquoy ie chante-

ray ces Vers à voſtre loüange, & diray ce que dict le Poëte.

S'il y a dans le ciel quelque diuinité,
Qui des hommes deuots voyent la pieté,
S'il eſt en quelque part, quelque brin de iuſtice,
S'il eſt rien qui des bons la droicture cheriſſe,
Ie ſupplie au grand Dieu qu'il vueil'e guerdonner,
Le bien que voſtre main nous a voulu donner.

Mais ce n'eſt rien SIRE, de vous voir Monarque des François, & pourueu de tant d'authorité & de puiſſance, ſi l'on ne ſçait par quels moyens vous y eſtes paruenu. Car c'eſt où ſe voyent les merueilles de Dieu. C'eſt où les traicts de ſon pinceau ſont admirables. C'eſt là où la prudēce de ſa Maieſté eſt plus loüable & recommandable. C'eſt la couſtume de Dieu immortel, en ſes diuines actions, d'operer par les contraires, & non par les ſemblables. Car il faict ſes operations de medecine, comme faict Hipocrate, & non Paracelſe. S'il veut guerir, & curer vne cecité naturelle, il

faict du crachat & de la boüe, dont il les charge & les embroüille, & semble plustost les vouloir obscurcir, que les esclaircir. S'il veut esleuer du grain, & en faire fruict, il le faict pourrir & consommer dedans la terre. S'il a enuie de faire verdir vn beau Printemps, il enuoye vn fort Hyuer, qui couure tout de glaces, qui mange tout le verd, qui ne laisse que les branches des arbres, & les plantes en leur nudité. S'il veut faire fleurir vn bel arbre, & le charger de forces fruicts, il le faict esmonder, il faict couper son bois, & semble qu'il ait plustost enuie de tout ruyner que d'edifier, plustost d'exterminer que de dõner naissance. Il a appris cest art aux excellents Architectes : car pour faire vn bastiment de haute esleuation, ils creusent les fondemens d'extreme profondeur & demission : tesmoin vostre bastiment du Louure, qui s'esleue aussi haut, sur les belles maisons du reste de la Chrestienté, que vostre clemence & debonnaireté Royalle, s'esleue sur les vertus des Princes de la terre. Ainsi a-il basti la grandeur d'Auguste, & la fortune d'A-

lexandre. Car le dernier, n'a iamais rien eu du ciel qu'auec peine : & a fallu que de force il ait arraché son bon-heur de ses mains. L'autre battu & rebattu, voire ennuyé de tant de trauerses, pria mesme l'vn de ses amis de le tuer. Permettez moy, SIRE, s'il vous plaist, que ie descende au plus creux de vostre basse fortune, pour faire cognoistre sa sublevation. Car la fortune pour vous faire sentir son sucre plus doux, vous a faict boire quelquefois vn doigt d'absynthe: Permettez-moy, dis-ie, qu'opposant le petit pied à la grande toise, ie puisse par ceste opposition faire cognoistre vostre sublimité. Car par l'opposition de deux contraires, ils s'esclaircissent merueilleusement, & le blanc ne se voit point si blanc, que quand on l'oppose au noir, ni le grand, que quand on l'approche d'vne chose petite. Aussi dit-on qu'Hercule ne se trouua iamais si grand, que quād il fut assiegé des Pigmees. Et ce grand Colosse de Rhodus, ne se monstra iamais plus haut, que lors qu'estant abattu l'on pouuoit de son petit doigt, faire de grandes & admirables statues.

Souuenez vous donc Sire, en quel estat vous estiez, apres la mort du Roy Monseigneur vostre pere. Pensez à qui vous auiez affaire, en l'an 1568. quelle puissance vous auiez à cõbatre, & auec qui vous estiez. Iugez l'estat de vostre maison, la tẽdresse de vostre ieunesse, & les grãdes affaires que vous auiez sur les bras. Quand ie vous ramentoy cecy, ce n'est pas pour vous deprimer. C'est pour exprimer d'auantage, cõbien Dieu a basti vostre grandeur, sur vne basse, & perilleuse desceẽte. Et croy que lisant ceci, vous en songerez d'auantage, que ie n'en sçaurois escrire. Aussi que ie ne veux remuer ce qui gist bien ; & qui est heureusement enseueli. Mais approchons plus pres de vostre grandeur, qui est la Royauté. Car ces troubles ont esté cause de vostre fortune. La France pendant nos desordres, s'est veuë à la verité en de grãds & perilleux destroicts, voire aux derniers abois de sa vie. Elle a senti des accez de fievre bien chauds, & bien violẽs. Toutesfois s'il n'y auoit autre moyen que par nos intemperies de vous voir à la Royauté, nous aimons

nos fautes, & nos troubles nous plaisẽt, puis que c'est vous qui auez establi l'ordre, & faict rayer dessus nous le soleil de la trãquilité. On ne iouyt point de la myrrhe qui ne l'incise, & l'encens ne se peut auoir sans fraction. Ie me represente en vostre Royauté, la composition d'vn insigne medicament, où il entre tant de drogues naturellement contraires les vnes aux autres, & qui mise en vn pot ensemble, apres qu'elles ont bien bouïlli & escumé, & qu'elles ont ietté l'vne contre l'autre, tout ce qu'elles auoiẽt de force, & de vertu naturelle : finalement s'accoisent, & se meslans ensemble, conuertissent leur suc, leur force, & toute leur substance, en la confiction, d'vn bon & salubre medicament. Car les deux partis, ont ietté l'vn cõtre l'autre tout ce qu'ils auoient de roideur, & de puissance. Et apres auoir bien bouïlli & escumé de cholere, apres qu'ils se sont bien brouïllez en rencontres, & en batailles : à la fin, le tout s'est composé & conuerty à vostre recognoissance, & vous a on receu à la Royauté. En quoy vos ennemis ont apporté tout ce qu'ils

auoient de roideur en l'eſprit, & en l'a-
me:& croi que s'ils euſſent peu faire d'a-
uantage,ils l'euſſent faict. Et certes vo-
ſtre fortune me faict ſouuenir d'vn na-
uire biẽ armé,& bien enuitaillé, qui fai-
ſant voyage ſur la mer, ſe trouue à la fin
cruellement aſſailly,&inueſti de la tem-
peſte. Les vents contraires l'affligent,
ils le battent & rebattẽt de toutes parts,
ils excitent & enflent les ondes, qui eſ-
cument, qui ronflent, & qui bruyent à
l'entour pour l'engloutir. Et comme ils
luctent de part & d'autre contre le maſt,
les voiles &les autemnes:voicy vn vent
qui de toute ſa force penſant le renuer-
ſer, le faict eſchapper des autres, & le
porte à pleines voiles, & de toute roi-
deur en vn port tres-aſſeuré, où il ne pẽ-
ſoit iamais ſurgir. Car le port honorable
de la Royauté, a receu voſtre vaiſſeau,
battu & rebattu de vents contraires: &
le party plus grand qui le penſoit abyſ-
mer l'a ietté finalemẽt contre ſon eſpe-
rance, au lieu où toute la France l'a re-
cueilly,non ſans vne allegreſſe ſingulie-
re. De moy,quand ie viens à conſiderer
par quels moyẽs vous y eſtes entré, c'eſt

où ie fõds en merueilles,& plus i'y trouue de contradictions, plus ie reuere les hautes conditions où vostre bon-heur vous a porté. Car vos ennemis ont faict ce que fit celuy qui pensant oster la vie à vn homme,qu'il hayssoit, la luy dõna: & qui au lieu de luy planter le poignard dans le cœur, & le trauerser de part en part,luy creua & trauersa vne apostume qui le faisoit mourir: & contre son intention, il sauua la vie à celuy dont il vouloit la mort. Ce qui ne s'est fait sans vne grande prudence de Dieu, & sans faire esmerueiller tout l'Vniuers spectateur de nos tragedies: car ce coup a esté le plus nompareil coup qui ait esté tiré, ie ne diray point de nostre temps, mais de fort long temps auparauant. Ie vous diray, SIRE, vne verité qui vous est grandement honorable.

C'est que les loix, les Rois, les Princes, les Prouinces, les Estats, les villes, les grands & les petits, les riches & les pauures,les ieunes&les vieux,sembloiét tous vous abandonner, & neantmoins ayant cogneu vostre valeur, vostre constance & magnanimité, tous ils ont esté

trainćts de vous rechercher & se prosterner deuant vostre Roialle Majesté? Croiez moy, Sire, qu'il sembloit que le Ciel se joüast des hômes, & qui les eust aueuglez pour se rire de leur cecité. Car ils se degoustoient pour vous aimer, ils vous laissoient pour vous rechercher, ils vous fuyoient pour vous approcher, voire pour vous voir au plus haut degré d'honneur, où Prince entra iamais de nostre temps. Ceux qui pensoient vous voir aux pieds, vous recognoissent pour leur chef: & ceux à qui vous n'estiez rië, vous honorent auiourd'huy & vous aiment comme leur Roy. Merueilleuse action de la prouidence de Dieu, qui dedans son estroict secret, vous tenoit caché, pour vn iour, vous publier & preposer au genre humain; & contre l'opinion de tant de François, vous faire Roy des Frãçois. C'est tout ainsi qu'à la naissance des grandes ames, l'on voit force contraires dispositions de Saturne, & de Mars, & force mauuais aspects qui menacent de mille, & mille rencontres d'infelicité. Mais apres qu'ils ont effectué, & delasché leurs mauuais re-

gards, finalement ils s'esuanouissent, & laissent Iupiter dominer tout à son aise.

Qui parauant estoit de Iunon ennemy,
Est à present son gendre, & son meilleur amy.

C'est ce que le Poëte dict d'Hercule, apres qu'il eut espouzé Hebé comme vous auez espouzé vostre Couronne. Voyla donc de grandes, & merueilleuses prosperitez en vostre Royauté: mais voila vne Majesté esclose, auec vne grande contention & variation, voire auec vne estrange conciliation de Fortune. Ce qui n'aduient qu'aux plus grãds Princes que la Fortune bourrasque pour par apres les esleuer. Aussi le Clergé qui auparauãt vous redoutoit, vous a demãdé, la Noblesse qui vous laissoit, vous a choisi: la Iustice qui vous abandonnoit vous a voulu: le peuple qui vous fuyoit, vous a recerché, & peut on dire que vous auez esté les vœux, le desir, & le souhait vniuersel, de tout le Roiaume de Frãce. C'est ainsi que le tẽps deffaict, & refait toutes choses. Car il est cõme la Crocute d'Egypte, de la dẽt il rõpt tout, de l'estomach il digere tout. Est-il pas vray que

l'on vous a plustost porté à la Royauté, qu'on y'y auoit pensé, que les villes & les Prouinces, vous ont plustost receu que demandé, plustost honoré que regardé, afin de couper tout à coup, les nœuds ambigus & enuelopez de nos fascheuses controuerses? Vous auez cōme le figuier d'Inde, plustost receu le fruit que les fueilles. Certainemēt, Sire, i'ay esté esbahi de voir tout à coup, tant de peuples à vos pieds, qui parauāt s'opposoient, mais vainemēt, au roide cours de vos prosperitez. Et moy entre autre, Sire, qui ay faict quelque part de nos troubles, & qui me voy heureusement abbatu de vostre dextre souueraine. Ie n'ay point de honte de publier ce que i'ay esté, quand chacun voit à present qui ie suis, & ce que ie suis. Et vous confesseray que si vous ne m'eussiez preuenu par vostre bonté, i'estois entieremēt perdu. Quantesfois m'auez vous donné la main, pour me faire recognoistre, quātes fois m'auez vous faict aduertir, de penser à moy? Et toutes fois mes yeux ne pouuoient voir, ni mes oreilles ouyr, ce que mon esprit depuis a admiré, &

que

que ma langue a loüé comme vne merueille. SIRE, ie passeray ce petit mot sous la bonne grace de vostre Maiesté, que le seul amour de la chose qui me touchoit le plus au cœur, me faisoit tenir aux resolutions de mon parti : car encore que ie fusse vn arbre ayant le pied en terre, si falloit-il auoir le chef au ciel. Et pour ce q̃ Dieu qui manioit vostre volõté, & qui vous conduisoit par la main au feste de toute prosperité, a fait q̃ toutes choses se sont si heureusement portees : c'est pourquoy rempli d'affection & de reuerence enuers vous, dedans moy ie me resiouys, & me resiouyssant ie vous benis, & vous benissant, ie le prie que la rosee du ciel moüille abondamment vostre chef, & que vostre cœur germant de mille nobles vertus, soit plantureusemẽt & continuellement humecté de la douce frescheur de ses graces. Car s'il y eut iamais Prince modeste en sa haute fortune, ç'a esté vostre Majesté, à laquelle riẽ n'est eschapé que moderé, & par laquelle rien n'a esté faict que temperé. C'est chose vulgaire, que quelquefois les hommes plus bas s'oublient en la faueur de leurs

prosperitez, bien que ce ne soient que punctilles de bon heur, & quelque vmbre de fortune mortelle. Mais vo⁹, Sire, à qui le vent de toute grandeur enfloit si heureusement la voile, qui la sentiez en pouppe si fauorablement prospere, ne vous en esmouuiez nullement, ne vous en esleuiez aucunement. Quelle grace, ou plustost quel Ange moderateur vous conduisoit, alors qu'en vne partie si sensible comme celle de l'honneur, vous ne sentissiez vn brin de vostre bon-heur, & qu'on vous vist en vostre humanité rempli d'vne si rare diuinité? Ceux qui auoient l'œil dessus vous, & qui pensoient profondémẽt vos actiõs, ne pouuoient assez s'esbahir, & ce qu'ils voioiẽt, ils le pensoiẽt vn songe, ce qu'ils apperceuoient, ils le tenoient estre vne illusion: Car qui est l'or humain si espuré qui ne se trouue enuelopé d'vn peu de gloire? Ie me represente ces rochers plãtés au milieu de la mer, qui frapez de toutes sortes de vents, iamais neantmoins ne se mouuent, iamais ils ne bougent. Si l'Aquillon les heurte ils le laissent rom-fler. Si vn Zephir leur dõne ils le laissent

passer. Ils sont tous vns, autant en beau Soleil qu'en temps couuert, autant en calme comme en tempeste. Il n'en est pas ainsi de ces natures defectueuses, qui enflées du vẽt de vanité qu'elles ont en teste bondissent superbement dessus le genre humain, & ressemblent aux balles, qui pleines de vent, apres qu'elles se sont esleuees orgueilleusement en l'air, tombẽt impetueusement sur la terre & y font mille bons tesmoins irreprochables de leur vanité. Ce n'est pas sans raison qu'õ les compare à l'élebore, qui vne fois entré au corps humain, fait vn remuement des bõnes & mauuaises humeurs, & iette l'homme en peril par la rigueur de ses deportements estranges. Tel fut Cinna, tel fut Silla, & Marius, vraye bourasques du peuple Romain, & le deshonneur perpetuel de leur Republique. Paris sera tesmoin irreprochable de vostre moderation, quand lors de sa redition l'on vist toutes choses si modestement conduites, qu'au milieu des armes tout y estoit en repos, & entre tant de soldats tout estoit en trãquillité. Et qui s'esbahira si cé peuple spectateur de vos vert⁹, est

ſi amoureux de voſtre perſonne, SIRE, quãd vous n'auriez qu'vn Paris qui vous aime, vous auez touſiours vn Mõde dans le Mõde qui vous aime. Et ſi iamais il a aimé ſes Rois, c'eſt en vous qu'il a redoublé cet amour, cõme au plus agreable de ſes Rois. I'eſcris cecy en faueur de la ville qui m'a porté, qui m'a alimenté, & qui m'a donné naiſſance. Ville, que i'ay aymée, que i'ay honoree, & qui eſt l'vn des precieux boutons de la Chreſtienté. C'eſt ceſte ville où eſt le ſiege de voſtre Empire, le domicile honorable de voſtre Majeſté, le ſejour agreable de voſtre royalle ſerenité. Ville où giſt voſtre lict de Iuſtice, tant chanté & tant vanté non de vos peuples ſeulement, mais de tous les eſtrãgers generalemẽt. Lict de Iuſtice où quelquefois les Rois voiſins ont comme en vne fontaine gracieuſe puiſé iuſques aux viues ſources de la Iuſtice Françoiſe les eaux immortelles de l'equité & de la droicture. Et deſquelles me reſſouuenãt, O SIRE, i'ai vn plaiſir dedans l'ame qui ne ſe dit point, i'ay vn ſouuenir qui ne ſe termine point.

C'eſt dõques ceſte ville, qui vous reue-

re pour voſtre moderatiõ & qui vous aime d'vn amour parfaict, pour voſtre royalle perfection. Elle a veu les rayõs de voſtre puiſſance, & a eſmerueillé en vous la bõté qui vous faiſoit perpetuelle aſſiſtance. Rome a veu quelquefois ſes Cæſars portez au coupeau de toute ſublimité: Mais ſouuent elle les a veus ſoüillez de ſanguinaire temerité. Ils entroiẽt en leur ville, cõme les vainqueurs d'olimpe, par la rupture des murailles, & bien ſouuent ſe faiſoient iour par deſſus les corps des meilleurs citoyens. Vos deportemẽs SIRE, ont eſté autres, eſtant accompagnez plus de modeſtie, que d'arrogance, plus d'amour que de haine, plus de douceur que de vengeance. Ce ne ſera iamais que la memoire de Silla ne ſoit deſ-agreable aux viuants, meſme à ceux auſquels il ne fit iamais tort, & qui ne l'õt veu que par memoires. Car qui ne le blaſmera iuſtemẽt que depuis la tour de Preneſte, iuſque à la port Coline il ſoit entré dedans ſa ville, foulant aux pieds les corps de ſes compatriotes, & marchãs baigné iuſques aux genoulx dãs le ſang de ſes Citoiens vaincus? Qui ne le deteſtera d'auoir aſſiegé

Rome plus à l'estroit que Porsenna, & auoir fait mourir en elle deux valeureuses legions encore aprés sa victoire, ce qui est detestable, & de sang froid, qui est abhominable & contre son traicté qui est insupportable? Mais Silla estoit Silla, c'est à dire, la mer rouge de l'Italie, le boucher du peuple Romain, & l'opprobe eternel de la Noblesse issuë de Romulus. Ou vous, SIRE, serez à iamais l'honneur de la couronne Françoise, le bouton odorant de son humanité, le baume suaue & bien-fleurant de sa benignité.

O que i'eus de plaisir à la nouuelle de vos gracieux & amiables deportemens. Croyez, SIRE, que ce fut lors que ie minuté mon retour, que i'arresté mon depart, pour m'en retourner en France. Car comme les abeilles s'approchét ordinairement de leur Roy, & ne peuuent viure sans Roy, aussi dés lors ie fis estat d'aller cercher mon Roy. Et bien que ie fusse en païs estranger, si est-ce que mon esprit vous recognoissoit pour mõ Roy souuerain, ie vous tenois pour mon Prince. Ouy ie vous recognoissois pour

mon Roy, & ſans faire tort à ceux qui m'auoient receu, ie confeſſois qu'à vous eſtoit le commandement, & à moi l'obeyſſance. Mon ame vous diſoit baſſement, ce que hautement Abigail, ceſte ſage & belle Iſraëlite, diſoit à Dauid, qu'elle eſpouſa depuis. *Receuez moy, SIRE, s'il vous plaiſt, en vos bonnes graces, & que vous ſoyez deuant les yeux de Dieu mis au paquet des viuans.* C'eſt lors que ie reſſemble le feu, lequel ſi toſt qu'il voit la Naphte, qui eſt la fleur du Bitume, de tout loin il y vole & s'y va prendre. Car mon amour vola ſoudain à vous, pour vous donner, apres Dieu, tout ce que i'auois, & le cœur ſur tout, que i'apendis aux pieds de voſtre Maieſté. Que penſez vous, SIRE, l'aiſe que i'eu, de me voir abbatu par le torrent de voſtre proſperité, & mis aux pieds de voſtre bonne fortune? Car mõ deshonneur, a eſté mon honneur, mon malheur, a eſté mon bon heur, ma honte a eſté ma gloire, ma perte, mon gain, & ma deſroute, le laurier de ma victoire, & la palme immortelle de ma bataille. Ie me reſiouïs de me voir ſous vos pieds

& de m'y voir auec tant de despoüilles ennemies, tant d'enseignes, tant de guidons, tant d'escus, & tant d'espees, qu'on voit entre vos trophees. I'ai cõtentemẽt de voir blotti le petit tuïau de ma plume abbatuë, sous le cours de vostre biẽ heureuse magnanimité. I'ai profit de me voir auili par vostre sublimité, & de me voir deprimé par vostre hautesse. Car qui meurt d'vne belle espee à son soulagemẽt, & qui tombe sous vne dextre puissante, a quelque recõfort en son mal-heur. C'est ce que disoit le Poëte:

Du moins à ton malheur ceste gloire est donnee,
Que tu meurs abbattu de la dextre d'Ænee.

Et quand ie songe à mon infelicité, il m'est aduis, SIRE, (si i'ose me comparer à lui,) que ie voy le pauure Messala aux pieds de la clemence d'Auguste, lequel non seulement le remit en sa grace, mais qui le receut en estroite amitié, & pour l'amour de luy, pardonna à Speusipus le Philosophe, compagnon de Brutus. Il m'est aduis dis-je, vous voiant, que ie voy Alexandre, qui de la main dont il abbattit Darius, releua vn

pauure soldat qui mouroit de froid, & le meit en vne chaire pres du feu. L'on dira, & l'on dira verité, que vos triumphes ne peuuent estre beaucoup enflez de mes petites despoüilles, & qu'il ni a que les grandes eaux qui facent les grandes mers, & les grands amas de terre qui facent les grands monts. Et certes ie sçay bien dont ie suis, & qui ie suis: ie sçay vostre grandeur, & sçay ma petitesse: ie sçay vostre puissance, & n'ignore point mon imbecillité. Mais les plus petits ont dequoy seruir, & honorer les plus grands: voire de bon cœur & vtilement. La teste au corps humain, se sert des plus basses parties. Le chef ne deprime pas les pieds, qui l'ont aucunes fois mal porté. La nature nous enseigne, que les plus petits animaux peuuent faire beaucoup de bien, aux plus grands. Le Lyon d'Æsope, qui est le Roy des bestes remercie le rat d'auoir rompu & rõgé ses liens, lors que les chasseurs l'auoient prins au piege. Ceste petitesse ayda fort à sa grandeur. Vn grand Roy, remercia fort vn pauure païsan, de l'auoir serui d'vn verre d'eauë, en sa plus gran-

de neceſſité, ainſi ſommes nous conciliez les vns aux autres. C'eſt le ciment des grands & des petits, des foibles, & des forts, des riches & des pauures, & la chaux qui ioint les parties diſſemblables de la nature. Et qui le meſpriſe, il tombe en des proplexitez eſtranges. Le monde ne voit rien plus fort que le taureau, & toutefois le petit taon, ne laiſſe pas de le faſcher, & quelquefois il l'eſpoït tellement, qu'il le porte en fureur, par monts & par valees, par fleuues & torrents, & le faict eſcumer de rage & de cholere. La Nature n'a rien ſi ſublim que l'Aigle, qui ſouure le ſecret de l'air, & ſe faict chemin par les campagnes du Ciel inacceſſibles: & toutesfois le petit eſcarbot le guerroye, & luy fait mille deſplaiſirs. Qui a-il plus grand, & plus cauteleux que le Crocodille? Neantmoins le petit Igneumõ, qui eſt vne eſpece de gueſpe, trouue moyen de penetrer en ſon corps pour luy ronger le poulmon, & ſe repaiſtre de ſes entrailles. Il en eſt ainſi des choſes inanimees, car on dict de la petite Iſle d'Egine, qu'elle eſtoit vne paille en l'œil, de la

ville d'Athenes, dont elle receuoit beaucoup d'incommoditez, & de desplaisir. Voyez l'Isle d'Angleterre (que la nature a plantee aupres de ce grand Royaume, comme vne petite motte de terre dedans les eaux) combien d'incommoditez, combien de fatigues a elle autrefois donné à vostre Estat, qui est si grand & si admirable? Autant certes que l'Isle de Sicile en a donné autresfois à toute l'Italie Entre les hommes, Vlysse auoit vn petit corps, & toutes fois il trouua moyen de creuer l'œil à ce grand Poliphеme, & aueugla ceste grande masse de chair, qui effroyoit tout de sa grandeur. Mais combien de bons offices fit il (si petit qu'il estoit) à ce grand Roy Agamemnon, voire à la Grece vniuerselle, & à tout le camp des Grecs, en la ruine de la ville de Troyes.

Vous SIRE, qui estes vn si grand chef de guerre, auez assez enseigné, & practiqué qu'entre les gens d'espee, on tient ceste maxime qu'il ne faut iamais negliger son ennemi, si petit qu'il soit: & que des petits on tire quelquesfois de grãds & signalez proufits. Aussi Iules Cæsar

duquel vous auez de grandes & ſingulieres marques, ayãt trouué Catulle qui auoit eſcrit contre luy, comme autres fois i'ay faict contre voſtre Maieſté, apres vn peu de ſatis faction, non ſeulement oublia ſa faute, mais le prenant par la main, le mena en ſa maiſon, & le feſtoya.

Et à la verité, la ſatis-faction appaiſe la douleur. Car à la poincture d'ortie, vn peu d'huile eſt le ſouuerain remede. Mais vous auez plus faict que luy, d'autant que ſans ſatisfaction aucune, ſans me voir, ſans m'ouyr, vous m'auez non ſeulemẽt remis ce que i'auois faict, mais vous m'auez donné voſtre grace, reuoqué en ma maiſon, remis en ma patrie, & receu au nombre de vos ſujects. Auſſi eſtes vous le Ceſar des Chreſtiens, & luy ſe contentera d'eſtre le Ceſar des Payens.

Voila donc la puiſſance que Dieu vous a donnee, faiſant l'acquiſition de voſtre eſtat. Voila comment vous auez attiré vos ennemis, qui ſe vouloient oppoſer à voſtre Maieſté. Qui eſt vne des graces plus ſignalees que Dieu vous ait

departies, & vn precipue & aduantage, qu'il vous a faict comme au fils aisné de son Eglise. Voyons maintenant l'esprit qu'il vous a departi en la manutétion de ceste puissance. Car ce n'est rien de la vous auoir donnee, ce n'est rien de l'a-uóir receuë, si l'on ne sçait comme vous l'auez sagement maintenuë. Certainement la bonté de Dieu est comme vne source viue, qui donne des eaux de grace en merueilleuse abondãce. C'est d'elle que plusieurs ruisseaux s'espandẽt diuersement sur la terre. Aussi les hommes y puisent tout ce qu'ils ont de bon. Aux vns il dõne l'agilité de pieds, cõme à Iphiclus, aux autres la subtilité de l'oreille comme à Melampus, aux autres la viuacité de l'œil comme à Marius, aux autres la force du corps, & puissance des mains comme à Milon: Mais aux grãds Rois, il leur donne volontiers vn cerueau bien timbré, & vne sagesse en leurs testes. C'est pourquoy l'Empereur Seuere ayant la goutte aux pieds, & voyãt qu'on se mocquoit de luy. Ie vous feray sentir, dit-il, que c'est la teste, & non les pieds qui commandent. Et certes vous

auez monſtré qu'en voſtre entendement eſtoit le don que Dieu vous auoit faict, & par lequel vous preſidiez iuſtement à la France. Car ſçachant que la guerre eſt la mere de cõfuſion, la meurtriere des loix, & l'ennemie de toute vertu: le premier poinct où vous auez donné, c'eſt de la chaſſer par delà les mers, & coupper les racines à toutes ſes reliques. Et pour y paruenir, vous auez r'allié vos ſubiects par honneſtes traictez, vous les auez conciliez & adoucis par voſtre exemple, & où l'amitié n'a prouffité, vous y eſtes venu de viue force, combien que fort tardiuement & rarement.

On dict que l'amour & la force ſont les deux machines, par leſquelles les hõmes ſont attirez à leur deuoir. Celle de l'amour, n'eſt pas tenduë ſi roidement, mais elle opere merueilleuſement. Elle eſt ainſi que l'arbaleſte, où les mains les plus roides, quand elles feroiẽt d'vn Hector, ne pourroiẽt pas faire venir la corde à la noir: mais ſi on y applique le martinet, luy qui eſt plus ingenieux que fort, & qui a plus d'amour que de vio-

lence, ſe ioinct & s'incorpore à elle, & bãdant petit à petit, l'approche par vne douce cõtrainete, & finalemẽt la ioinct, voire l'arreſte au lieu deſtiné. C'eſt-ce que diſoit Theopompe Roy de Lacedemone, que les reſnes de ſa Royauté, n'eſtoient ſi fort tendues, afin qu'elles peuſſent durer plus longuement. Quád à la force, pource que ſa machine eſt violente & impetueuſe, vous n'en auez que peu vſé. Auſſi n'eſt-elle bonne, que quand le Conſeil eſt negligé. Et ordinairement où l'homme doüé de raiſon, ne veut entendre à la raiſon, c'eſt lors que l'on la met en œuure. De ces deux vous auez maintenu voſtre puiſſance: mais plus de la premiere que de la ſeconde: & auez ainſi rendu net voſtre eſtat, de quelques petits reſtes, que nos troubles y auoient laiſſé. C'eſt la calamite dont vous auez attiré noſtre paille, c'eſt l'aimãt dont vous auez amené noſtre fer. Ce que vous auez executé à l'exemple d'Auguſte, plus par prudence, & par conſeil, qu'auec la lance, & le gantelet. Et c'eſt lors que par toutes vos places, vous auez eſtabli de ſages Gouuer-

neurs & que la guerre assouppie, vous auez ouuert le temple de iustice, & auez desiré qu'elle regnast, imperieusement par tout. De là sont venus vos edicts contre les gẽs de guerre, de là ceux des Preuosts des Mareschaux, de là, la police des villes, l'introduction des manufactures, de là, la reformatiõ des habits, & la supression de tãt d'abus, & la barre posee aux licences, que le temps & la guerre auoient introduictes en vostre estat.

Mais vostre puissance a grãdemẽt paru en la guerre de dehors, & singulieremẽt quand ces deux les plus grands mõts de l'Europe voulurẽt s'entrechoquer. Car tout ainsi qu'en la collisiõ des nuees, on voit jallir des esclairs, qui font paroistre de grandes & soudaines lumieres: ainsi en ceste declaration de guerre, on a veu les poinctes & brillantes clartez de vostre esprit, en l'ordre & dispositiõ de vos affaires. Car on a veu, cõme vous sçauiez fortifier vos villes, garnir vos frontieres, redoubler vos garnisons, mettre par tout de sages & fideles Capitaines. On a veu, comme vous pouuiez à coup mettre sus pieds, non seulement

de grandes armees : mais les bien conduire, auancer, ou repoſer, ſans auoir indigence d'aucune choſe. On penſoit voir vn Alexandre entre les bandes Macedoniennes, vn Ceſar entre les Romaines, & vn Epaminondas entre les Grecques. Cela fit grandement iuger de voſtre prudence & entendement. Et certes, voſtre bon ordre mit en l'autre camp de grands deſordres. Car on s'eſmerueilloit que tout ce qu'on auoit pris ſur vous par le moyẽ des troubles, eſtoit par vous incontinent recõquis : & qu'il n'y auoit place qui ne vous fut rẽduë, ou de force, ou de volonté. De ſorte que ſi Scipion Æmilian eſtoit tenu entre les Romains pour bon Senateur, bon Orateur, & grand Empereur : vous eſtiez tenu pour vn grand chef de guerre en voſtre cãp, pour vn ſage Senateur en voſtre cõſeil, pour vn diſert Orateur en vos harangues militaires. On vous donnoit à bon droit les tiltres, *de tres-vaillant, tres-veillant, & trauaillant,* qui ſont les trois Vertus, ou pluſtoſt les trois couronnes immortelles, dont les plus grands vainqueurs ont eſté iamais honorez. Et

ceux qui regardoiét de prés vos actions, disoient de vous, ce que l'on disoit des Israëlites : que vous auiez l'espee en vne main, & la truelle en l'autre. Pource que vous repariez d'vne part les ruines de vostre Estat, & les des-ordres de nos troubles, & par les armes, vous l'accroissiez & augmentiez de l'autre. Somme que d'vn Royaume gasté, vous en auez fait vn tout neuf, & l'auez remis sus pieds, contre l'expectation de tout le monde.

Mais, ce n'estoit assez de l'asseurer dedans par bonnes loix, & bonne police, & l'affermir auec vne bonne obeyssance, & correspondance de membres au chef, & des subjects à vostre Majesté Royalle, si vous ne l'eussiez cimenté par dehors auec l'amitié, & confederation de tant de Rois, Princes, & Potentats. En quoy vous auez ressemblé les Architectes, qui non contens d'auoir sur de bons pilliers, bonnes arcades, & bons fondemens, basti le haut ouurage de quelque grande Eglise, l'asseurent encor par dehors, l'appuyent & l'estançonnent de bons arcs-boutans, & de grands & nobles pilastres. Mesmes vous

estes allié en la maison de Medici. Maison qui a esté, & est si belle en Italie, qu'elle commande à la Toscane, auec autant de valeur que de sagesse. Ie ne diray point seulemẽt pour les armes, mais pour le conseil, & pour les ornemens de la paix. Aussi l'Eglise a senty les fruits de ceste famille, principalement en deux Papes; Leon dixiesme, & Clement septiesme. Et depuis, en la personne de plusieurs grands & graues Cardinaux, & Capitaines de ceste lignee. La France mesme en a receu du plaisir, en ses plus vrgentes affaires & necessitez. C'est la maison, SIRE, où vous auez choisi vostre alliance, où vous auez esleu la Royne vostre compagne, afin de donner des enfans à vous, & à la France, & à tout le genre humain.

ON dit que les Rois de Parthes, ne beuuoient pas de toutes eaux indifferẽment: mais qu'il y auoit vn fleuue nommé Elæus, affecté au boire de leurs Majestés. Et les Cæsars, ne portoient pas en leurs triumphes, des couronnes de tous lauriers: mais seulement de ce laurier, dont la touffe estoit dans leurs iardins,

Auſſi nos Rois ne prennent pas indiffe-remment femmes en toutes maiſons: mais celle de Medici, alliee de maiſons Royalles & Imperialles, a eſté digne de leur en fournir depuis quelques annees, & à vous en particulier. Car comme on a eſcrit, qu'vn grand aigle laiſſa tomber au ſein de Liuia, vne poulle blanche, tenant vn laurier en ſon bec : Dieu qui eſt l'aigle de toute ſublimité, a mis en voſtre ſein ceſte Princeſſe, pleine de chaſteté, & de candeur, auec le laurier, teſmoin de ſes victoires, ſur les vices. SIRE, vous auez eſté l'aſtre qui a eſleué par voſtre chaleur, ceſte noble & gracieuſe vapeur, de la riue d'Arne, & de Florence, pour la porter heureuſement iuſques au giron de voſtre Maieſté. Vous auez eſté le Soleil, qui amoureuſement regardant ceſte Lune, en la plenitude de ſa vertu, eſtes entré en conionction de voſtre lumiere, auec elle, & en auez produit des rayons, qui ſeront vn iour tres agreables à la France, & qui illuſtreront le reſte de la Chreſtienté. Car tout ainſi que les Alcyons eſclos, font la mer calme, & qu'ils la rendent commode pour

nauiger. Ainsi la Royne ayant esclos Monseigneur le Daulphin, a rendu la France paisible, & si a calmé les troubles, que plusieurs craignoient en cet Estat. Elle est accouchee de la Concorde du Royaume, aussi tost comme de son premier fils: & s'est veuë comme Latone, mere en vn seul part, de deux grandes diuinitez.

Monseigneur le Dauphin, qui maintenant est vn Titus, l'amour de tout le peuple, & la bien-vueillance du genre humain, sçaura bien asseurer par le dedans ceste heureuse concorde: & dehors, Madame sa sœur la sçaura bien cõcilier, par vn haut & celebre mariage. C'est la nature des Daulphins, d'aimer la musique, & les bons accords, & ce sera l'action de Monseigneur le Daulphin, de nourrir & entretenir cet Estat en vne politique vnion, & harmonique consonance. A meilleur ton ne le peut il mettre, qu'à celuy de vos predecesseurs, & de soixante & trois Rois Chrestiens & Catholiques, qui l'ont auparauãt gouuerné. Et tout ainsi qu'vn Dauphin sauua du naufrage le pauure & mi-

ſerable Arion: ainſi ſauuera-il de la tempeſte, ce pauure Royaume affligé, & ancrera ſa nef en quelque bon port.

Or viuez tous en heureuſe proſperité, le pere, la mere, & les enfans: viuez, & que vos ans ſoient eternels, & à iamais durables. Souuent la France, auec vn œil ioyeux, a veu la naiſſance de ſes Princes: mais iamais auec plus d'occaſion. Car les autres naiſſoient pour continuer vne ſucceſſion, ceux-cy ſont nez pour l'vnion de cet Eſtat, voire pour ſa conſeruation.

Voyla, SIRE, ce que i'auois à dire de la puiſſance que Dieu vous a donnee, non ſeulement pour paruenir à la qualité de Roy: mais auſſi pour vous y maintenir. Qui eſt certes, vn des lineaments, par lequel grandement vous reſſemblez à Dieu. Maintenãt ie veux toucher l'autre, qui eſt la Clemence & debonnaireté: laquelle vous auez autant glorieuſemẽt emprainte ſur le viſage, que la hauteſſe & magnanimité ſont empraintes ſur voſtre cœur. Ie n'en parle point cõme apprentif, i'en parle par ſcience, & par experience. Et ſi ie l'ay appriſe, non dans

peril, ie la loüeray hors de peril, & tant que i'auray en moy vn poinct de vie. Car c'est entre ces deux Deesses que vous estes assis. C'est entre ceste Puissance & debonnaireté, qu'est posé le throsne de vostre Majesté Royalle. Homere fait son Iupiter grauement assis entre deux Vases, l'vn de bien, & l'autre de mal. Mais il faut que ie sois son Censeur en ceste part, & qu'il ait vn coup de ma baguette. Car c'est à luy mal recogneu, mal formé, & mal figuré la Diuinité. Vn petit broyeur de couleurs eust mieux disposé ceste peinture. Fait-il donc Iupiter assis aupres du mal, & le fait-il distributeur les miseres qui esgorgent les hõmes? L'amertume ne sort point du ciel, & la mauuaise odeur ne naist de la rose? le mal ne vient iamais de la main de Dieu, pour ce qu'il n'est que douceur & bonté. Il falloit plustost qu'il le plaçast entre le Soleil & la Lune, c'est à dire, entre le Soleil de la puissance, & la Lune de la clemence & debonnaireté. Car c'est où iustement se parque la iuste Majesté de Dieu, & apres Dieu, la majesté des Rois, & principalement des Rois de France.

Le Roy Charles sixiesme vostre predecesseur, le monstra bien, quand prié par le Duc de Brabant, & le Comte de Haynaut, de ne proceder rigoureusement contre le Duc de Bourgongne, meurtrier du Duc d'Orleans, frere du Roy. Il dict ainsi : *S'il veut venir, ie le receuray, s'il veut seureté, ie la luy bailleray, s'il veut iustice, ie la luy feray, s'il veut misericorde, ie la luy donneray* : Et certes, on voit bien souuent les Rois assis entre le frere & la sœur, comme est Dieu entre la Puissance & la Clemence. Car ce sont les deux grands chandeliers qui luysent eternellement deuant sa Maiesté. De ces deux, il gouuerne & tempere le monde. Et tout ainsi qu'en certaine regiõ d'Afrique, les iours sont infiniment chauds, & les nuicts merueilleusement fraisches, afin de moderer l'ardeur du iour, & luy donner quelque douce temperature : ainsi ce que l'ardeur de la Puissance a bruslé, est rafraichy par la clemence, comme on voit ordinairement vne grande rosee, suiure les chaleurs des plus grands iours d'Esté. I'ay prins, Sire, ceste comparaison du Soleil, & de la Lu-

ne, comme du frere, & de la sœur, puisque on tient que Phœbus, & Diane, sont enfans de Latonne, ainsi que les Poëtes ont chanté. La lune dõc, est sœur du Soleil, comme est la Clemence, sœur de la puissance, & Dieu est le pere immortel de tous les deux. L'vn qui est le Soleil est vn astre masle & fort, qui dissipe, & qui escatte les brouillats, & qui esleue les vapeurs, comme fait la Puissance. La Lune est vn astre femelle, qui est mol & doux, & qui par sa frigidité tempere les ardeurs du Soleil, qui sont les propres actions de la Clemence. La Lune prend sa lumiere du Soleil, & la Clemẽce prẽd sa force, & son lustre de la Puissance. Car on ne peut estre clement pour sauuer, qui n'a pouuoir de perdre & de ruiner. La lune regarde le globe terrestre de plus pres, ou le Soleil y iette les yeux de plus loing. Car la Puissance ne considere que la faute, & la Clemence regarde l'homme, & l'humeur dont il est composé. La lune eclypse du Soleil, par interposition de la terre. Aussi la Clemence s'eclipse du chemin ordinaire de la Puissance, & de la Iustice, par interposi-

tion de la fragilité & condition humaine. La lune quelques-fois se ioinct, & quelquesfois se separe du Soleil : aussi quelquesfois sa clemence se doit approcher : & quelquesfois s'esloigner de la puissance de Iustice.

SIRE, ie loüe auiourd'huy ceste Puissance, comme vostre propre vertu, & celle que pour l'amour de vostre MAIESTÉ, ie dois auoir en reuerence. Que tous Princes iettent l'œil sur elle, ce leur sera vn liure non escrit, où ils pourront beaucoup apprendre. Et certes Saluste dit vn beau mot des Princes clements, *Que ceux qui ont temperé leur commandement auec la douceur, ont esprouué en leur estat toutes choses belles & plaisantes.* Car le Plaisir & la Beauté sont les enfans de ceste Clemence. Et tout ainsi que ceux qui boiuent le vin pur, sentent vne ardeur vehemente en tout le corps, qui leur eschauffe le sang, qui leur monte à la teste, & qui les precipite bien souuent en des choleres, & passions extraordinaires: & qu'au contraire ceux qui le boiuent temperé auec de l'eau, sentent en eux les gracieuses fraischeurs de la tempe-

rance : ainsi les Roys qui boiuent le hanap de la puissance tout pur, se transportent bien souuent hors d'eux-mesmes, & ceux qui le boiuent mixtionné & rafraischy de l'eau de clemence, y reçoiuent plaisir, nourriture & temperamment, qui est le gratieux bien de leur santé.

On dict qu'à Sulmo en Italie, les vignerons ont accoustumé de baigner, & arrouser les vignes d'eau, pour adoucir l'aigreur du vin : & que ceste eau faict mourir les herbes, meurir, & grossir le raisin au profit du pere de famille. L'eau de clemence en est ainsi, qui tempere & adoucit les esprits plus aigres, & plus rebelles, & qui suffoque au terroüer humain, & fait mourir les herbes de contumace & ferocité, pour y faire grossir la grappe de douceur & d'obeissance, & en faire du vin d'excellence. Et certes Cleomenes auoit raison, qui disoit que le vray office des Rois, estoit non seulement de bien faire à leurs amis, mais aussi des ennemis en faire de bons amis. Ce qui se fait par la Clemence, & par ce breuuage sagement temperé. Car tout

ainsi que le faulconnier qui dresse & affaitte son oyseau, non auec rudesse, mais auec douceur & debonnaireté : & que sa douce main appriuoise ce qui estoit farouche, & sauuage auparauant : Ainsi en est-il des Princes, qui par douceur gaignent les cœurs des hommes, lesquels par la rigueur prendroient le vent, & ne voudroient iamais s'assubiettir, & venir sur le poing. Aussi tiēt-on que les estats cruels ont beaucoup de terreur, mais qu'ils ont fort peu de duree. Ils sont cōme est le chauld és païs froids, car il est plein d'ardeur, mais de peu de longueur. D'autant que qui conduit vn estat, par la puissance absoluë sans la retenir par la douceur, c'est tout ainsi qu'vn cocher qui en vne roide descente lairroit aller ses cheuaux au galop, ou qui les chasseroit à toute bride au lieu de les moderer, & auec l'enrayoir les engarder de se precipiter. Certainement cestuy là rencontroit bien, qui disoit que la crainte est vn mauuais estançon d'vn estat. Car il n'y a plus grande reuerence que celle de l'amour & qui traicte l'homme par la douceur, il sçait par quelle aureille il le

faut prendre. Le cœur de l'homme est l'anse, où il faut mettre la main pour le bien manier; l'estrier, pour le bien picquer, la bride pour le bien virer & conduire. Et comme l'esparuier mettant la caille au pied, se saisit du cœur premierement auecq la serre : ainsi le Prince qui est vainqueur, doit soudain s'emparer du cœur, afin que le tout luy demeure. Car c'est la plus noble partie de l'hõme, & celuy qui se la peut donner, se peut vanter d'estre maistre de tout le reste.

Nous auons subject, SIRE, de dire de la France, ce que Valere disoit de Syracuse renduë à Marcellus. O France que tu t'es sauuee doucement, ayant trouué vn si doux Prince. Et certes Philippes Roy de Macedoine, & pere du grand Alexãdre, vray pourtrait d'vn grand Prince, a donné l'exemple. Car il se concilia Nicanor & Arcadion, non pas par la rigueur, mais par la douceur & bien-vueillance. C'est luy, qui ordinairement disoit, qu'il falloit guerir les vlceres des hommes, par medicaments lenitifs, plustost que par les aigres & fas-

cheux remedes. Car ſouuent ces poul-
dres mordicantes, & ces cauteres & a-
duſtions empirent la maladie, & au lieu
de la guarir, ils l'aigriſſent, & quelques-
fois ils y apportent la gangrene. Sene-
que qui ſe plaiſt à diſcourir de la dou-
ceur où ſon eſprit eſtoit enclin, rappor-
te de l'Empereur Auguſte vne choſe ſin-
guliere; c'eſt qu'il pardonna à tous ceux
qui auoient porté les armes contre luy.
Dequoy il le loüe fort, & le recomman-
de. Car, dict-il, s'il ne leur euſt pardon-
né, à qui euſt-il commandé? Certes s'e-
ſtoit fort bien enquis. D'autant qu'il
n'euſt commandé à perſonne, puiſ-que
il n'y auoit perſonne qui ne ſe fuſt ban-
dé contre luy. Il ſe concilia donc par la
douceur, toutes les plus nobles familles
de Rome, leſquelles il euſt perduës par
la rigueur. Et ceſte benignité fut cauſe
de l'eſleuer au ſouuerain degré de l'Em-
pire, & luy faire porter le nom d'Augu-
ſte fort longuement. Auſſi fit-il expe-
riẽce de l'amour, & de la loyauté de ceux
qui s'eſtoient reconciliez. Car il n'y en
eut pas vn qui ne luy fut autant amy,

qu'auparauant il luy auoit esté ennemy. Et à la verité les membres renouez tiennent ordinairement plus fort que les autres. Pource que la nature desirant reparer vne rupture, y apporte tant de secours, qu'ordinairement il s'y fait vn gros cal, dont la partie se rend plus forte qu'elle n'estoit auparauant. Les orfeures font tousiours leur souldure meilleure & plus ferme que n'est pas la besongne premiere. Iules Cesar qui sçauoit ce secret eut grand regret de n'auoir peu sauuer Caton, qui luy faisoit si fort la guerre : & disoit ordinairement qu'il luy auoit enuié cest honneur. Et à la verité, ie croy qu'il estimoit plus de garder vn Caton, que de conquerir vn monde entier. Car Caton ne se broüilla aux troubles, que pour le salut du public, & ne se roidit contre Cesar, que pour voir Cesar, aimer plus Cesar, que la Republique. Mais tous Princes ne sont capables de telle victoire. Car il y a des terres, où les colombes ne nichent iamais, où les fruits ne meurissent iamais, voire où les arbres ne fleurissent iamais, & où il ne croist que des chardõs au lieu de roses. Et

comme les soldats qui auoient suiui aux Indes les enseignes d'Alexandre, disoiét qu'il y auoit des herbes dans la mer, qui dedans l'eau paroissoient verdes, mais hors de l'eau n'estoient que sel : ainsi il y en a qui se resoluent tout en amertume. Il faut bien estre remply de diuinité, pour remarquer les nobles parties de la Clemence. Lesquelles font d'autant plus signalees, quand elles se font de Roy, enuers son subject, ou de citoyen à vn autre citoyen.

I'oseray prendre la hardiesse, SIRE, puis que vous me donnez la liberté de parler, d'éfoncer vn peu ce poinct, pour ce qu'il importe à vostre Majesté, & que la Clemence est vn des plus nobles fleurons de vostre couronne, voire vne des excellentes vertus de vostre personne. La Clemence donc à ses circonstances sur lesquelles elle doit estre iugee, & appliquee : car les vns en sont plus dignes, & les autres moins. Et y a difference de la donner à vn estranger, difference à vn subject, difference à vn citoyen. Quãt à l'estranger, la clemence n'est tant requise en son endroit, comme enuers les deux

deux autres, combien que iamais on ne luy a desniee, s'il s'en est trouué digne. Segeste, Prince Alleman, du temps de Tibere, ayant enuoyé vers l'Empereur, pour luy donner secours, & pour receuoir son fils en grace, qui apres la desfaicte de Varus, s'estoit insolemment porté, experimenta, dict Tacite, que valloit la clemence Romaine. Car on luy octroya ce qu'il requist, qui estoit le secours des Romains pour luy, & la bõne grace pour son fils. Et du temps de Claude l'Empereur, Mythridates Roi du Bosphore, se voyant deffaict & vaincu, pria Eumenes de rescrire à l'Empereur: de le receuoir en sa grace, ce qui fut faict. La responce fut courte, mais digne d'vne Maiesté Romaine, *Qu'il y auoit à Rome autant de clemence contre les vaincus, que de courage contre les ennemis armez.* Toutesfois, ceste grace n'a tousiours esté faicte: car Parthamasiris la demandãt à Trajan, ne l'eut pas, non plus que Baston, & plusieurs autres Princes vaincus par les armes. Et les raisons en sont belles & remarquables: C'est que l'estranger a ses Dieux à part, disoient les Payens, & le

ſubiect, & le citoyen, les a cõmuns auec nous. L'eſtranger n'à lieu quelconque d'amitié qui nous touché, le citoyen & le ſubiect nous ſont comme freres de ſang. L'eſtranger a le ciel & le ſol, ſeparé de nous, & le citoyen & le ſubiect, l'a commun auec nous. Vn meſme air le rafraiſchit, meſme ciel le regarde, meſme ſol le ſouſtient. Mais quand au Seigneur, il a auſſi ſes conſiderations à part, ſes meſures & ſes bornes, eſquelles il ſe doit contenir. Car la puiſſance d'vn Prince Chreſtien, n'eſt pas vne puiſſance effrenee, & telle qu'vn maiſtre l'a ſur des eſclaues. Elle doit eſtre tẽperee de douceur & de benignité. Car quãd le Soleil de la religion Chreſtiẽne fut en ſon midi, l'eſclauitude ſe diſparut, pource que pauures & riches, grands & petits, Seigneurs & vaſſaux, ſont freres en Iesvs Christ. Ils ſont membres d'vn meſme corps, ſubiets d'vn meſme chef, qui nous a recommandé la douceur à ſon exemple: Ce qui a eſté pratiqué par tous les Princes Chreſtiens & Catholiques, & par tous ceux qui au deſſous de la dignité de Prince, ont eu quelque

gouuernement. De faict, Odo Abbé de Clugny, & preposé sur tant de bons religieux, disoit que s'il auoit à estre damné, il aimoit mieux que ce fust pour auoir aimé la douceur, que l'inclemence. Entre les Chrestiens, vn vray Seigneur, n'est pas Seigneur, mais il est pere. Le nom de Seigneur, est vn nõ de puissance : mais le nom de pere est vn nom de pieté & de clemẽce. Aussi dit on plustost vn Pere de famille, qu'vn Seigneur de famille. Et ce nom de Pere de famille, regarde aussi bien les seruiteurs & les esclaues, que les enfans. Ce que les Payens nous ont monstré, mesme au milieu de leurs tenebres. Car Auguste par plusieurs fois fut salué Seigneur par les Romains: mais iamais il ne receut ce nom, nõ plus que Iules Cesar son oncle. Et cõme au Theatre, on eut en ioüant faict mention d'vn honneste & gratieux Seigneur, & que chacun eut ietté sa veuë dessus lui, il tourna la teste, declarant que ce nom ne lui estoit agreable. Autant en fit Tibere, son successeur. Mais Auguste print au lieu de Seigneur, le nom de Pere de la patrie. Il y a en l'antiquité

deux exẽples de Seigneurs enuers leurs subiects, qui sont fort contraires. L'vn a esté grandement loüé comme clement, l'autre grandemẽt blasmé comme cruel & plein de tyrannie. Celui-là de la clemence fut tel. L'Empereur Auguste sceut que Cinna, son subiect, & ieune homme de bonne maison, auoit coniuré cõtre lui, auquel desia il auoit pardõné, à cause qu'il estoit de noble race. Comme il l'eut enuoyé querir, & qu'il fut entré dans sa chambre, il le fit soir, & le pria de ne l'interrompre quand il parleroit. Puis il lui dict. *Vous ayant trouué entre mes ennemis, non comme ennemy faict d'aduenture, mais de propos deliberé, & par nature : si vous ay-ie pardonné, & vous ay laissé iouyr de vos biens tout à vostre aise. Aujourd'huy vous estes si riche, que les vainqueurs portent enuie au vaincu. Vous m'auez demandé vn Sacerdoce, & ie le vous ay donné, le refusant à plusieurs, dont les peres m'auoiẽt assisté en mes armees. Ayant tant merité de vous, aujourd'huy vous me voulez tuer.* A ce mot, il s'exclame & le nie. *Vo⁹ ne me gardez pas* lui dit Auguste *ce que vous m'auiez promis, qui est de ne m'interrõpre. Ie dis que vous me*

voulez tuer, & dis vray: Lors il lui dict le iour, l'ordre, & les compagnons qui le deuoient assister, & qui deuoient faire le coup, & adiousta. *Or ie vous donne encor vn coup la vie, & vous, dis-ie, qui auez esté mõ ennemy, & qui encor à present me guettez pour m'assassiner, & pour commettre vn parricide. Faisons vn accord ensemble, sçauoir si à meilleur tiltre ie la v⁹ auray dõnee, ou si à meilleur droit vous l'aurez receue de moy.* Et lors il le fit Consul, sans qu'il l'en requist, & se plaignit fort, qu'il ne l'auoit osé demander. Depuis ce iour, il l'eut tellemẽt ami & fidele seruiteur, qu'il institua Auguste pour son heritier. Qui est certes, vn bel exemple de douceur, & digne des mœurs, digne de la grandeur d'Auguste. Car ceste clemence fut auguste, & augustement pratiquee par Auguste. Il y en a vn de rigueur, que fit Crœsus, lequel apparié à la douceur d'Auguste, se trouuera autant plein de turpitude, qu'il estoit indigne d'vn grand Roy. Crœsus donc, eut vn debat cõtre son frere, touchant l'Estat. Ce sont querelles ordinaires entre les Princes. Or estant paruenu à la Royauté, il vit fortuitement vn

Gentil-homme qui auoit tenu le parti de son frere. Luy qui luy vouloit mal pour ce subiect, trouua moyen de le faire entrer dedans vne boutique de cardeur, où il le fit tant & si cruellement carder auec des pignes du mestier, que ce pauure Gentil-hõme en mourut. Cela acquit à Crœsus vne souueraine disgrace de son peuple, & fut autát blasmé, qu'Auguste depuis fut loüé de sa bonté. Aussi ceste douceur asseura sa vie & son Estat. Et certes il est fort mal seant à vn Prince, d'estre cruel, comme il luy est tres-honorable d'estre clement. Entre les oyseaux, il n'y a que la chauue-souris sale & vilaine, qui ait des dents. Entre les insectes, il n'y a que le Culice qui vid d'aigreur. Le Roy des mouches à miel, n'a point d'esguillon. Les ames diuines, ne doiuent point auoir de fiel. Aussi les arbres plantez prés la mer rouge, n'apportent iamais de fruict. Les lys n'ont que douceur, soit en leurs fleurs, soit en leurs fueilles. Et que doit auoir le Roy des fleurs de Lys? Voyla SIRE, ce qui est de l'estranger, & du suject.

Quant aux citoyens, sa clemence en

leur endroit a tousiours esté grãdement loüee & vsitee. De faict, les Romains victorieux aux batailles ciuiles, n'ẽ ont iamais triõphé. Car elles auoiẽt pl⁹ de vergõgne, que de triomphe, plus de larmes, que de plaisir. Ce n'estoit pas vne victoire, c'estoit vne cruauté. Aussi la victoire obtenuë, les espees ne brilloient point. On les faisoit cacher pour n'estre veuës, & les destournoit-on des yeux des regardãs. Et certes, l'honneur n'a pas esté petit de l'orateur Hortẽse, qui se loüoit de n'auoir iamais esté soüillé du sang de ses citoyẽs. Mais Catõ cõtre sa volõté, & pour ne defaillir au public, defaillit à ses resolutiõs du repos, & entra és guerres ciuiles. Car cõme le vray naturel des abeilles est de faire le miel, & de haïr le tẽps nebuleux & les tẽpestes, ainsi la vraye humeur d'vn bõ citoiẽ est d'abhorrer les guerres ciuiles, & suader & cõseiller le repos & la paix de l'estat. Que si la tẽpeste le rauit & le iette en haute mer, c'est de s'y cõporter sagemẽt & modestemẽt, pour le bien du pays. Les sages Grecs en ont fait ainsi. Car quelqu'vn d'eux passãt par les sepulchres où gisoiẽt les reliques des vaincus,

& voiāt aux inſcriptiōs *Braſidas & les Achemeniēs, des deſpouilles des Atheniēs, & les atheniēs, des deſpouilles des Corinthiēs, les Phociēs des Theſſaliēs,* les reprenoit à bō droit: & diſoit que ces deſpoüilles eſtoient les depoüilles de leur humanité. C'eſt pourquoy Ceſar en la bataille de Pharſalle, ſe reſſouuenant de ſa bonté accouſtumee, enioignit à ſes ſoldats de pardōner aux citoyēs, mais de ne pardōner aux eſtrangers. Et certes, Brutus dit en ſes Epiſtres, vne belle & memorable parole, *Qu'il eſt bien plus honneſte, & plus expedient, d'ēpeſcher le cours des guerres ciuiles, que d'exercer ſa colere ſur des citoyens vaincus.* Ce qu'il diſoit pour les chefs des armees, qui auoient perdu toute moderation. Vous en auez monſtré les vrais exemples, SIRE, quād vous auez ſouuēt admoneſté voſtre nobleſſe, d'vſer moderémēt de la proſperité de vos victoires, & modeſtemēt ſe cōporter auec le parti vaincu. Vous auez fait meſmes remōſtrāces à pluſieurs particuliers ſur ce ſujet, ſçachant aſſez que peut operer la douceur à la reünion de vos ſujects. Et certes, les animaux nous en donnēt de beaux exēples. Car on dit

que les oyseaux de Diomedes, assailloiẽt seulemẽt les Barbares qui arriuoiẽt en la Poüille, & qu'ils ne disoiẽt riẽ aux Grecs, pource qu'ils estoient de leurs pays. Autant en escrit on des serpens, qui sont és riues de l'Euphrate. Les chiens en nos maisons, n'abbaient point aux domestiques, mais à ceux de dehors. Et dedans les forests, les bestes noires ne courent que les estrangeres. *Combien y en a-il* (disoit Ciceron) *qui se sont iettez aux troubles plus par vne iuste crainte, que pour gayeté de cœur? Cõbien aussi qui se sont enueloppez dans les torrẽs des guerres ciuiles sans y pẽser?* Ie dis vne iuste crainte, cõme est celle de la religiõ. Croiez, SIRE, que si ceste crainte n'eust esté, mon debandement n'eust iamais esté. Car s'il y a rien qui ait puissance sur nos esprits, s'il y a pointe qui nous perce de part en part, c'est ceste-là.

Mais on dira peut-estre, que ce discours est de Payens, & qu'il ne merite authorité. C'est pourquoy ie le confirmeray par l'Escriture saincte, & luy donnerai vn Seau, dont la marque ne se peut effacer. Abner estoit vn grand homme de guerre, Connestable du Roy Saül,

comme Ioab estoit Connestable de Dauid. Aprés la mort de Saül : combien que Isboset son fils regnast pour luy, il vint vers Dauid, & luy dit que s'il vouloit il reünıroit tout le parti d'Isboset auec le sien : de sorte que les autres lignees d'Israël seroient rejoinctes à la maison de Iuda, c'estoit certes, vn bon & salubre conseil. Ioab en fut si faché, que lui qui craignoit qu'Abner ne le surmarchast en l'amitié du Roy, & ne le suplantast de sa Conestablie, feit en sorte qu'en le baisant, il lui donna vn coup de poignard par derriere, & le tua mort sur la place. Dauid fasché de ceste mes.chanceté, & de la rancune detestable de Ioab, cõtre vn si hõneste Seigneur : enjoignit mourãt, à Salomon son fils, qu'à quelque prix que ce fust, il le fist mourir. De faict, il fut tiré hors de l'autel, & massacré sur le champ. Il y a encore vn autre exemple en l'Escriture saincte ; sur ce subiect, & qui est digne de remarque, c'est que la lignee de Benjamin pour vn detestable adultere, (car l'adultere est vn vilain serpent qui rampe sur la terre) ayant esté separee des autres lignees, ils

iurerēt tous de la ruiner par le cousteau, & nõ lui donner iamais en mariage aucune de leurs filles. De faict les armes ciuiles, & les mains furent si viuemēt demenees, & tant de batailles furent donnees qu'il ne resta que six cens de ceste lignee, retirez en vn desert pour y mourir. Et afin qu'elle faillist, ils ne vouloiēt s'allier auec eux. Mais depuis la cõsequēce de ce fermēt, pesee & cõsideree, ils le rõpirent obliquemēt, & reünirēt par alliance & amitié leurs freres separez par les guerres. C'estoit bien vne chose grāde & de grand poix, que l'obligation du vœu, mais pour reünir leurs citoiens, ils estimoient qu'il y auoit lieu de le rõpre. Aussi la teste d'vn citoien tousiours doit estre chere aux citoyens. Et certes l'on tenoit à Rome, qu'il estoit plus profitable à la republique, de garder vn citoyen, que de tuer cent ennemis. Et ne se trouue tant, ni de si grandes, & honorables recõpenses, que celles qui se donnoient pour vn citoyen gardé. Car outre la couronne, qui portoit auec elle les fleurs d'vn renom immortel, celuy qui auoit gardé vn citoyen, venant au

Senat, il y auoit ſeance, s'il venoit au theatre, il y auoit lieu, & chacun ſe leuoit deuant luy pour luy faire honneur, & ſi eſtoit exempt de toutes tailles & contributions, & pour l'amour de luy ſon pere, & ſon ayeul paternel: & ſi les priuileges qu'il auoit, ne lui pouuoient eſtre oſtez durant ſa vie. C'eſt l'honneur que l'on faiſoit à celui qui conſeruoit ſes citoyens. Que s'il falloit, SIRE, vous couronner d'autant de couronnes que vous auez gardé de bons citoyens, quels cheſnes ne ſeroient esbranchez pour vous ombrager la teſte, & qui ſont les foreſts qui pourroient y ſuffire? Ce ſont autant de ſeruiteurs que voſtre clemence vous a faicts, ce ſont autant d'amis aſſeurez & afferez à voſtre Maieſté, ce ſont, entre les grands, autant de coulomnes pour le ſouſtien de voſtre couronne.

C'eſt ce que i'ay bien voulu vous diſcourir, touchant les exemples de bonté & moderation, SIRE, les oppoſant à la rigueur, afin qu'ils euſſent plus de luſtre, & principalement en voſtre perſonne. Si ie me ſuis eſtendu ſur ce ſubiect, ç'a

esté pource que vous auiez estendu vostre debonnaireté sur moi, & que ie me plais de la publier, & representer à tout le monde. Car vous auez esté comme Aglaonicé, qui tiroit comme on dict, la Lune du Ciel, & s'en faisoit suiure. D'autant que vous auez tiré du Ciel la Clemence qui sied au dextre costé de Dieu, pour estre vostre compagne en ceste vie, & lui auez faict espandre ses plus douces benedictions dessus moy. Qui est vn bien receu de vostre Maiesté qui n'est point petit. Aussi ne sort-il rien de vous, qui ne soit grãd: mais i'estime tresgrand, ce que vous m'auez donné par vostre singuliere magnificence. I'en ay eu le plaisir, & le profit, mais vous en auez receu l'honneur, qui en est la plus belle partie. Et certes, ie vous puis dire SIRE, que mille & mille gens de bien vous en ont loüé, tant dedans que dehors le Roiaume. Non pour autre subiect, sinon qu'ils ont iugé auoir esté digne de vous, digne de la douceur de vostre esprit, digne de la Maiesté d'vn grand Roy, voire d'vn Roy de France, de secourir quelque peu

de probité qu'ils estimoient estre en moy. Ie ne me vente de rien, aussi ne suis ie rien, mais ie sçay bien qu'au nid d'vne petite arõdelle, il s'y trouue comme au nid de l'Aigle, quelques-fois des pierres precieuses. Vous auez imité la diuinité en cest endroict, qui donne estre & conseruation autant aux petites choses, comme aux grandes. Car la Nature s'employe aussi curieusemẽt a composer & conseruer vn petit ciron, qu'elle faict à engendrer le plus grand geant qui soit au monde. I'adiouste que le ciron si petit qu'il soit a tous ses organes, plus ingenieusement bastis, plus artistemẽt elabourez, plus nettement vuidez, plus miraculeusement disposez, que les plus vastes & prodigieux animaux de la terre. Et qui ne sçait que le Ciel distile son humeur, & les doulces humiditez de ses pluyes, autant sur vne plante de thĩm, comme sur les plus hauts sapins qui soyent aux Alpes? Le Soleil regarde d'aussi bon œil vn petit fourmi, cõme les plus grands Elephants qui soiẽt és Indes. La mer ne nourrit elle pas & conserue aussi bien les petites sardi-

nes, comme les plus grandes baleines qui ſe ioüent dedans ſes eaux? Les Valons ſont auſſi chers à la terre, comme ſes Montagnes, & la graiſſe de ſes entrailles leur eſt auſſi toſt departie, qu'aux autres lieux. Si vous auez eſlargi voſtre humanité deſſus moy, c'eſt comme la Lune qui donne la rozee autant ſur les plus humbles plantes, que ſur les plus grandes Foreſts. Et comme en recompenſe de ce plaiſir receu, on les voit le matin ſur la pointe du iour, qui ouurent leurs fleurs, qui les tirent, qui les parent, qui les eſtallent & en font des tapis variez qu'ils eſtendent pour en remercier le Ciel: Ainſi SIRE, en recognoiſſance des dons que vous m'auez faicts, & dont ie vous ſuis tant obligé, voyant leuer vos vertus au monde, comme vn Soleil d'Orient, i'eſpanis ces petites fleurs ſur mon papier, que ie peins de diuerſes couleurs, & m'efforce pour n'eſtre ingrat enuers voſtre Majeſté, d'en honnorer vous & voſtre couronne. Couronne, que i'ai tant aimee, que meſme entre les eſtrangers, & au plus fort des guerres, ie n'ay rien

voulu faire contre ſon honneur, & à ſon preiudice, iuſques à encourir le riſque de ma liberté & peut-eſtre le peril de ma vie.

Mais ie laiſſe celà pour me porter ailleurs, & pour faire cognoiſtre plus amplement les deux poincts de voſtre debonnaireté en mon endroict, dont le premier eſt de m'auoir reuoqué en mon pays, & rendu au nombre de vos ſubiects. Le ſecond de m'auoir reſtitué en ma liberté, & retiré d'vne longue & ennuyeuſe priſon. Quant au premier, Sire, ie vous confeſſeray que mon exil a eſté volontaire, & non forcé, car ie m'en ſuis allé de franche volonté, & non par contrainte. Car ie puis dire que ie ne receus iamais aucune violẽce: dequoy ie dois rendre graces à Dieu, & apres Dieu à voſtre Maieſté. Auſſi auiez vo⁹ mis vn tel ordre aux choſes, qu'il n'y auoit differẽce que de l'habit. Car au lieu de voir à Paris des gens de robe longue, c'eſtoient tous ſoldats & gens de guerre, mais ſi tranquilles que l'on voyoit la paix en pleine guerre. Ie m'en allé donc volontairement. Auſſi n'auois-

ie rien que redouter, me tenant en la ville,en laquelle i'auois tellement vescu public & priué, qu'il n'y auoit homme qui me peust accuser d'auoir faict tort à personne. Et quant à vostre Maiesté, SIRE, contre laquelle i'auois escrit,outre la iustification prise de mes mœurs, & du temps,& sur tout de vostre bonté. Vous sçauez que par la composition faicte à Senlis, nul n'en deuoit estre recerché. I'auois dõc Dieu, & vostre Maiesté, pour garãd: & ceste Maiesté de laquelle la foy inuiolable m'estoit, apres Dieu, plus que toutes les asseurances du monde.Ie vous confesserai,toutesfois,que ie prins resolution de m'en aller: nõ crainte de ma consciẽce,mais crainte de quelque violence.Car la mer estant en furie, il n'y a si sage Pilote qui s'aduenture sur les flots, & qui ne desire de se garrer en quelque port de tranquillité & d'asseurance. Et qui ne sçait les boüillons que dõne vne victoire à ceux qui ont les armes aux mains? Aux grãdes poinctes de l'Esté, il n'est pas seur de se trouuer aux deserts de Lybie, car les lions sont en chaleur. La force de la canicule est si

grande, qu'elle va cercher les poissons plus tranquilles, iusques au profond de la mer. Ie n'ignorois point ma cõdition, ie sçauois quel estoit le temps, & sa passion. Ie cognoissois les persõnnes, & sçauois quelque peu de choses. C'est pourquoi ie deslié mõ petit exquif & cotoiãt la France, ie me sauuay, non loin de là, dedans vn havre voisin, & prins terre, en vne terre, où i'estois du tout incognu.

Ie ne passeray sous silence vn traict remarquable de vostre bonté, & qui est digne de vostre Majesté Roialle. C'est que vous me donnastes vn passeport pour m'en aller, puis que i'estois resolu de ne point demeurer. Vne Princesse le vous demanda, & l'impetra, & me l'enuoia, dont ie la loüeray & seruiray toute ma vie. Et en quelque endroit qu'elle seiourne, vueille le ciel espandre toute la rousee de ses benedictions sur sa teste. Car ie ne l'auois point seruie, & toutesfois elle l'impetra pour moy, sãs l'ẽ prier, & sans le meriter, & en vne saison fort perilleuse. I'esprouuay en elle vne affection de cœur, & nõ vne action de Cour. Or en ce passeport, SIRE, ie me repre-

ſente en vous la bonté & debonnaireté d'vn bon pere, qui ne pouuāt retenir ſon enfant en la maiſon, bien qu'il s'en aille cōtre ſon vouloir; ſi eſt-ce qu'il lui baille argent à ſon depart, le charge de lettres de chāge, pour en trouuer eſtāt failli, reſcrit à ſes amis de lui aſſiſter, & lui mōſtre ce qu'il doit ſuyure; & ce qu'il doit euiter par les chemins. Ce fut lors que ie vis paroiſtre vn rayon de ce grand Soleil, que i'ay depuis veu reluyre en ſon plein Midi, & qui a eſperdu mes yeux de ſa lumiere. I'apperceus en verd, ce que depuis i'ai veu en eſpic, & qui m'a faict eſbahir de ſon abondance. Ie vis petit ce grand Cedre, qui a depuis touché les cieux de ſa ſommité, & qui m'a raui de ſa hauteſſe incomparable. Car vous eſtiez nouueau dedans Paris, l'heur vous enuironnoit de toutes parts, la fortune pouſſoit la nef de voſtre proſperité, à toutes voiles: vous eſtiez en poſſeſſion de ce que vous n'auiez peut-eſtre, iamais eſperé. Au milieu, toutesfois, de tāt de plaiſirs, dont le moindre euſt enyuré vn eſprit fort & bien timbré, vous eſtiez ſobre & debonnaire, remis, & non inſolent, & dō-

niez passeport à qui vous pouuiez oster la vie, vous donniez asseurance à qui se defioit du tẽps, vous donniez assistãce à qui vous delaissoit. Ie iugé lors ce que vous feriez, establi, quant à vos cõmencemens, assisté de tant de puissance, & les troubles si freschement esteints, vous distilliez tant de douceur. Encor n'estoit ce assez de me congedier si gratieusemẽt, si à mon retour vous ne m'eussiez receu fort humainement, & selon vostre naturel, tousiours benin & debonnaire. Là ie cognu les grãdes difficultez qu'il y auoit à rõpre les loix de Nature. D'autant que elle a son bastiment si bien dressé, vni & cimenté, qu'il ne se peut aucunement dissoudre. Ie vous diray librement, Sire, & sous la bonne grace de vostre Maiesté, que si i'eusse pensé, (mais qui l'eust pensé en la prosperité où vous estiez?) que vous eussiez esté si temperé vainqueur, si signalé moderateur de vos affections humaines, si maistre de vos victoires, & que la France vous deust approuuer, voire vous esprouuer pour vn si noble Prince, pour vn si prudent Roy, voire pour vn si digne & modeste pasteur

en sa bergerie: iamais ie n'eusse abādōné le pays, iamais ie n'eusse esloigné vostre Maiesté, pour m'absēter hors du Royaume. mais vo⁹ estes mōstré en cet endroit, plus esmerueillable q̃ la merueille mesme. D'autant que nul ne se persuadoit ce qu'il a veu depuis, nul ne pensoit ce que depuis vous auez prudēmēt executé. Et moy le premier, SIRE, qui en ce desespoir, ressemblé le berger, qui accueilli d'vne soudaine tēpeste, & n'esperant receuoir le temps serain, gaigne de grande course vne grotte prochaine où il se tapit, & s'eschappe tāt qu'il peut de l'orage, voire se garre contre le mauuais temps.

Car ie m'en allay, quittant mon petit bercail, & quatre ou cinq petites oüailles, faisant le total de mon troupeau: dont la moitié & les plus tendres, sont peries sous les aspretez de mon desastre: & le reste gemit à present, battu & rebattu estrangement, sous les iniustes coups de ma fortune. Ie quitté donc la France, mon pays tant cheri, & la quittant, ie quittay tout le plaisir que Dieu m'auoit donné entre les hommes. Ie vins en vne terre où le sol & le ciel, &

tous les habitans m'estoient incognus. Mais comme il n'y auoit coin au monde, dict le Poëte, qui n'eust ouy parler d'Ænee, & de la ville de Troye, ainsi n'y eut il personne si barbare, qui ne nous regardast en pitié, & qui ne nous donnast l'arene & le riuage. Là i'ay esté neuf ans entiers, & presques autant que les Grecs furent deuant Troye. Et certes, nō sans souffrir plusieurs fatigues & tres-griefues incommoditez. Car ie vous promets, SIRE, que bien que les maux soient frequents & diuers, voire tres-grands au monde, si est ce qu'il n'y a mal comparable au mal de l'exil. C'est pourquoy Brutus disoit, que les exilez, s'ils auoient de la vertu en leur maison, ils ne la deuoient laisser derriere, ains en faire bonne prouision, cōme de biscuit, d'autant qu'ils en auroient affaire par les chemins. Car osté le plaisir que i'auois d'auoir bien vescu, ie n'auois vn seul brin de plaisir, & mon seul plaisir gisoit en ma conscience. Et certes, le Poëte Grec a fort bien rencontré, quand il a dict ainsi:

L'homme estranger en quelque part qu'il

aille,
Aux citoyens est plus vil que l'apaille.

Le mespris, la solitude, & la pauureté des exilez, sõt trois fascheuses & iniques Deesses, dont ils sont coustumierement poursuyuis & tourmentez. Voire ce sont trois brigands, trois procustes, & autant de scirons, qui le poignard au poing, les saisissent au collet, & leur tentent l'estomac & la gorge. Et à la verité, nul n'a sceu que valloit l'exil, sinon celui qui l'a experimenté, puis qu'en l'experience gist le parfaict de la science. Si sçay-ie bien que quelques vns, & des plus grãds de l'escolle, ont tenu que l'exil n'estoit qu'vn nom de calamité. Dequoi ie veux tomber d'accord auec eux, puis que tous les maux ne sont que calamitez. Mais ie dis, que c'est vne calamité si grande & poignante, qu'elle surpasse toutes les calamitez. Ie dis que c'est vn tourmẽt qui excede tous les tourments. C'est pourquoi ie relegué aux dernieres terres, ceux qui nous ont escrit ces vers pour nous abuser.

Maints exilez, pauures, & solitaires,
Loin de leur sol, ont bien faict leurs affaires.

Car outre que cet heur ſe trouue fort rare, & rarement, voire fortuitemẽt rẽcõtré, & qu'il varie ſelon la diuerſité des temps: ſi ne croy-ie pas, que iamais cela ait eſté dict de nos eſprits François, mais pluſtot de ceux, qui nourris en quelques lieux aſpres & ſolitaires, comme aux deſerts de la Thebaide, & dans les chaudes arenes de l'Affrique, où dans les roches d'Itaque, où dãs les frimats de la Scytie, ſe ſeroient venus habituer en des pays bien temperez. Car tout ainſi que les ſauuageons nourris en vne terre douce, s'ils ſont tranſplantez en vn ſol froid & rude, meurent incontinent & ſans repit, Ainſi les eſprits eſleuez entre les amenitez de la France, eſprits ſubtils & delicats, ne peuuent viure s'ils ne ſont en vn ſol, & ſous vn ciel qui ſoit clement & temperé.

Si puis-ie dire, SIRE, que quelque incõmodité qu'il y euſt en ceſte terre hoſpitaliere, i'auois, toutesfois, ſi bien faict ma fortune, que ie pouuois habiter par delà, & cõmodement & honneſtement: voire me paſſer de mon pays, comme diſoit vn Romain en ſon exil, & m'habi-

tuer où les habitations ne ſont ſans incommodité de ceux qui les habitẽt. Car d'vne amende amere, on en fait quelquesfois vne douce: & d'vne eau vicieuſe, on en peut faire vne plaiſante, & delicieuſe en gouſt. Ie m'y eſtois concilié les amitiez des plus grands, & des meilleurs, & des plus vertueux du pays. Et par l'acquiſition de quelques liures, ie pouuois adoucir les rigueurs de mon infelicité, & tenir touſiours mon eſprit en exercice. Car les liures ſont les medicamẽts de l'ame. Auec eux comme auec mes bons amis, ie deuiſois familieremẽt, & me plaiſois d'entretenir les Muſes, & m'eſgaier auecques elles, cõme on ſe reſiouyt auec vne bande de belles & hõneſtes Damoiſelles. Ainſi Marcellus, ainſi Flaminius, ainſi Rutilius, auoient adouci l'aigreur de leur exil. D'vne choſe ie loüe Dieu, SIRE, & le loüeray tant que ie viue, c'eſt que iamais en mon exil, ie n'ay commis choſe deshonneſte, & indigne des mœurs, où i'auois eſté nourri, indigne de la France, qui m'auoit porté, indigne du lieu, où i'auois eſté employé. Car ie voulois reſſembler ces

Veſtales Romaines, qui ſur le poinct de leur ſupplice, pour monſtrer leur chaſteté, & l'iniquité de leur condemnation, auoient encore ſoin de tomber & s'enſeuelir honneſtement. Si n'ai-ie pas eſté exempt de calomnies. Mais ie louë Dieu d'auoir accompagné les Catons en telles bleſſures, & que les langues enuieuſes m'aient mis au fourneau, où ſe recuit la probité des gens de bien. Ils auoient vn beau champ, puis qu'ils me calomnioient enuers les eſtrangers, qui ne ſçauoient comme i'auois veſcu, & qui ſçaura la vie qu'ils ont menee, tant dedans que dehors le Royaume, il ne s'eſtonnera iamais, que i'aye ſenti la dent de tels calomniateurs. La diſcorde eſt naturelle des aigles, & des Dragõs; des abeilles, & des gueſpes, des aſnes, & des chardõnerets. Mais il n'appartiẽt qu'à vn Fimbria, de calomnier Sceuola, à vn Galba Rutilius, à vn Coſſutianus Thraſea. Ie puis dire toutesfois, ſans iactãce, que les eſtrangers ont loüé deux choſes en moy, ma vie & ma conſtance contre la fortune. Car elle m'a bourré comme elle a peu, mais ie luy ay monſtré plus de cœur,

qu'elle n'a voulu. Si elle m'a donné de l'estoc, ie luy ay donné de la taille. Ie l'ay faict suer & escumer souuent soubs mes reuers. Du moins i'ay eu ce bien, qu'elle n'a rien emporté sur mon honneur, & que ses trauerses, n'ont rien gaigné sur la frontiere de ma vertu, que i'auois trop bie͂ munie. Elle m'a trouuee le pied ferme, & le cœur bon, & n'a pas esté sans pallir, voyant mes desmarches. Brutus escrit en son liure de la Vertu, qu'ayant veu Marcellus en exil, & l'ayant recogneu plein de constance & magnanimité, il pensoit que luy mesme fut exilé. Et Caius Cesar, ayant passé sans le voir, *Ie n'eusse peu*, dict il, *regarder qu'à regret vn homme tant affligé, pour auoir si bien faict pour la republique.* On en dit autant d'Hermodorus Ephesien, qui fist les loix des douze tables. Car ceux qui le voyoient exilé, le reputoie͂t glorieux, & les Ephesiens qui l'auoient chassé, ils les tenoient pour miserables.

Vous donc, SIRE, duquel l'esprit vif & penetrant, sçauoit mon infortune, & qui comme vn bon pere, pesiez & plaigniez mon mal-heur, m'auez tiré de ce

destroit pour m'amplifier, & me donner à ma patrie. Vous m'auez faict ce que Octauius fist à Q. Lucretius, Vespasian à Sextilius, & le grand Seuere aux Oppians pere & fils: dont le dernier nous a laissé cet excellent ouurage de la Pesche & Venerie. Vous m'auez rendu à ma patrie, moy qui auois tant aimé ma patrie: & m'y auez rendu, comme à la chose la plus desirable, qui me peust entrer en l'entendement. Vous m'auez donné entre mes bras ceste Campaspe, dont i'estois amoureux, comme Alexandre fist à Apelles. Et ce fut lors, que ie me souuins de ce que i'auois leu, que l'arc en ciel courbé sur l'espine blanche, la remplit d'vne odeur & suauité incomparable. Car vostre arc de douceur, & de benignité, courbé sur moi, me remplit, & me parfuma d'vn souuerain plaisir, & d'vn aise incroyable de me voir rendre à ma patrie. Et certes, comme les enfans naturellemẽt aiment & desirent, le premier laict qui les alimente: aussi les hommes naturellement aiment le premier air dont la nature les refraischit, sur les douces entrees de ceste vie.

La nourriture premiere a vne grande force deſſus nous. Ce qui ſe voit meſmes és choſes les plus lourdes, & inſēſibles de la nature. Car il y a des plantes, qui ne peuuent ſouffrir qu'on les tire, hors de leur pays. Le baulme ne peut naiſtre qu'-en Iudee. La pomme Aſſirienne tranſplantee, ne peut porter de fruict. La palme ne peut eſtre hors de ſon terroir naturel, & ſi elle y eſt, elle ne rapporte aucune choſe; ſa ſterilité monſtre le regret qu'elle à d'en eſtre hors. Le cinamome & la lauande Indienne, ne veulent ſortir hors de leur ſol. Ce que le Roy Seleucus eſprouua, & le trouua vray en ayant faict l'experience. On a veu quelquefois du poivre en Italie, & de lá caſſe en Septentrion. On a veu meſme de l'encens en la Lycie: mais quel Soleil, quelle chaleur ſecrettement maligne, leur ſubſtrait en ces lieux, le meilleur de leur ſubſtance, & tarit l'humeur qui coule de leur tige? Ie ne croy point que la melancholie ne les ſeiche, ſe voiant loin de leur ſeiour naturel, comme elle faict mourir les hommes, qui ſe voient longuement eſloignez de leur maiſon. Pli-

ne disoit de son temps, que les chastaignes difficilement prouenoient au terroir de Rome, tout ainsi que les Persiques & la noix Grecque, au Tusculan: combien qu'en la Terracinte, il y en eut des forests toutes entieres. I'escris cecy, SIRE, pour monstrer que si les parties insipides, & les plus mortes de la nature, ont toutesfois quelque ressentiment de leur patrie, à plus forte raison les hommes pourueus de raison, & les François entre les hommes, que la terre a nourris d'vne mammelle si douce & si delicate. Ie vous cõfesserai que neuf ans entiers, que i'ay esté dehors, soit que i'allasse par eau, ou que ie fusse par terre, tousiours vn regret me rongeoit, & me suiuoit d'estre esloigné de ma chere patrie. Ie le disois à mes amis; ie le tesmoignois à mes ennemis: & comme ce Poëte Toscan publioit qu'il estoit Toscan, & qu'il mouroit Toscan, ainsi ie disois ordinairement ces vers.

Ie suis François, la France est ma patrie,
D'elle i'ay pris & l'honneur & la vie.

Et à la verité d'autant que i'estois François, & nourri en l'air delicieux de la

France, d'autant enduroy-ie de me voir priué de ceste nourriture, pour demeurer en vn air, du tout contraire à mon premier & coustumier aliment. Nõ que ie vueille violer, cõme l'on dit, les droits de Iupiter hospitalier, qui me sont tousiours venerables, & me mescõtenter de ceux qui m'ont si amiablemẽt, & si honnorablement receu. Cela est trop aliené de mon esprit, & trop esloigné de la gratieuse & naturelle recognoissance d'vn François. Plustost ie m'exclame, leuant les yeux au ciel, & dis ce que dit le Poëte,

Ce qu'ils m'ont fait de biens, les Dieux leur vueillent rendre,
Sur eux & leurs enfans, qu'ils le daignent espandre.

Mais ie puis dire, qu'encor que la solitude m'eust acquis vn autre naturel, & que i'eusse faict cal, & endurcissement au mal : si est-ce que mon corps, voire mon esprit en cet aspreté de ciel, luictoit iournellement, & contestoit contre moy. Et sans mon Christianisme, qui me fournissoit de patience, toute ma Philosophie estoit par terre. Ie voiois

en desroute tous les beaux secrets que i'auois appris és porticques des Stoïciens,& dans les allees des bois de l'Academie. I'estois comme ces arbres de la mer rouge, qui toutes rongees de sel, gisent steriles sur le riuage, & couchees entre les arenes, les racines toutes nuës, ne tiennent qu'à vn petit fil, & resistent à peine, aux incursions de la nouuelle maree. Et certes le long temps germoit desia en mon cœur, quelque petite semence d'impatience. Ouy ceste longueur me minoit, & me menoit en vne langueur. Et comme les fiebures lẽtes & longues, nous trauaillent mollement, & toutes-fois nous ruinent violemment: ainsi ie m'ennuiois de la longueur, & entrois en vne espece de mal, qui lentement me trainoit, & me trainant qui me ruinoit.

Ce fut lors, SIRE, que fort à propos ie receus vos lettres, lesquelles veuës, ie loüé Dieu de vous auoir donné vn esprit intelligent & perceptible de mon mal, & d'y auoir apporté le remede. Plusieurs grands Rois ont inuenté de grandes medecines, comme Mythridates,

thridat; en ſon pont Euxin, Lyſimachus en ſon Aſie, & Gentian en ſon Eſclauonie. Mais vos lettres m'ont eſté vn medicament Royal, pour m'oſter vn mal Royal, qui me tourmentoit. Et certes, ie les receu nō ſans vn ſingulier plaiſir & obligation enuers voſtre Majeſté. Car comme on dict du Roy Iuba, qu'il trouua l'Euſorbie au mont d'Atlas, dōt le ſuc eſt blanc comme laict, & ne ſe cueille que de loin, & qui proufite grandement à la veuë : ainſi du ſouuerain feſte de voſtre Majeſté, me vint ce remede plein de candeur, & lequel ie recueilli de loin, eſtant encor en Brabant, pour m'eſclaircir les yeux, & me faire voir la France, dont i'auois perdu de veuë le gracieux, & plaiſant ſejour. O que ce remede, SIRE, me fut aggreable en l'ame, & combien ie loüé lors la clemence de voſtre Majeſté. Ie penſois, certes, voir l'eſclat d'vne pierre precieuſe, enchaſſee en voſtre cœur, qui m'auoit donné dedans les yeux. Ie dis notamment enchaſſee en voſtre cœur. Car ce n'eſt pas aſſez qu'vne eſmeraude ſoit belle, ou vn diamant fort brillant & de belle eauë:

il lui faut encore vne enchasseure digne de luy, & qui rende sa clarté plus gratieuse. La clemence de soy, est vne pierre precieuse qui a beaucoup de grace & de beauté : i'adiousteray encor beaucoup de singularité. Mais quand elle est enchassee au cœur d'vn Roy, & que son or lui sert de chaton, c'est lors qu'elle brille & esclatte en mille sortes. Les bõs Rois sont l'or du monde : & comme l'or est beau, & qu'il se dilatte facilement, aussi leur clemence facilement s'estend & s'espand sur le chef de leurs subiects: Voire sur toutes les parties de leur Estat. Les orfevres ne firent iamais estat d'vn or rude, iamais les subjects ne firent compte d'vn Roy cruel. Car comme les Mathematiciens tiennent, que la ligne droicte est la plus courte: aussi moins de rigueur est la voye la plus droicte, par laquelle les Rois cheminent au comble de toute prosperité. C'est par la clemence que les Rois approchent le plus prés de Dieu. Mais par la mesme clemence, ils approchent le plus prés du cœur des hommes. Ce qui a esté cognu, & mesmes esprouué au

fonds de la Scythie, au cœur des nations plus barbares & inhumaines. Car on dit de Menander, qu'ayant par sa douceur fort bien gouuerné les Bactriens, les villes, apres sa mort, se debattirent à qui luy donneroit sepulture. On dict pareillement qu'en l'Isle de Samatra, qui est la Taprobane tant chantee par les anciẽs, bien que ce soit vn sol esloigné du corps de la terre, & au milieu de la mer Indique, & soubs vn dernier climat du monde: si est-ce qu'en l'election de leurs Rois, ce poinct y deuoit estre, qu'il fust pourueu de clemence. Et certes, c'est vne vertu par laquelle, non seulement nous surmontons autruy, gaignant le cœur, qui est le principal dongeon du chasteau de l'homme, mais par lequel nous surmontons encor nous mesmes. Aussi n'y a-il victoire si honorable, ny trophee si beau, ny si riche couronne, que celle-là. Et Claudian instruisant vn Empereur, luy recommande ceste vertu dessus toutes, quand il l'admoneste de dompter sa cholere, & d'estre clement, & qu'il parle à luy en ceste sorte:

Quand vous seriez Seigneur des extremes Indois,
Que le Sere & l'Arabe, & le peuple Medois
Courberoit dessous vous, si vous tremblez de crainte,
Si de meschancetez vous auez l'ame attainte,
Si l'ire vous assaut, & trouble à tout object,
Vous n'estes plus vn Roy, vous estes vn subject.
Vous sentez dans le cœur vn mal qui vous tourmente,
Qui vous deschire l'ame, & qui vous violente,
Mais à vos paßions, si vous donnez la loy,
Lors vous n'estes plus serf, vous estes vn grand Roy.

Cela me fait souuenir d'Homere, qui sous la personne d'Vlysses, voulant former vn sage Prince, le faict doux & clement, domtant son ire & ses passions. Car il dict, qu'il n'y auoit partie en luy, qui ne fist joug, & ne fust subjecte à son esprit. Et cet esprit, estoit si fort attaché

à la sapiēce, qu'il ne s'en esloignoit aucunement. Aussi lors de la mutinerie excitee contre Agamemnon, il en intimida plusieurs de la parole :(car c'estoient ses compatriottes)mais il ne frappa personne de la main, que Tersites. C'estoit à la façon des tonnerres, qui en espouuentent plusieurs, & n'en frappent qu'vn. Ie n'ay, certes, rien tant esmerueillé iamais, que l'Empereur Auguste, pour estre infiniment clemēt & doux. Et croy que pour ce subjet, il estoit iustemēt dit Auguste. Macrobe deuisant de luy escrit, qu'il ne sçauoit lequel estoit plus admirable en luy, ou les bōs mots qu'il enduroit, ou ceux qu'il proferoit. Ie ne diray pas seulement qu'il enduroit des grāds, mais des plus petits. Car les plumes & les langues, les escrits & les paroles, l'ont piqué librement, & ne s'en est faict que rire. Encore estoit-ce en paix, & non en guerre. Aussi de son temps, les actions, & non les paroles, venoient en disquisition, ce dict Seneque. C'est vn grand heur en vn Estat, d'auoir vn Prince doux & moderé, & non adonné à la cruauté. Mais c'est vn bien incomparable, quand

la malice du tẽps ne le contraint de faulser son bon naturel & sa clemence. Car quand la douceur du cœur d'vn Roy est perdue, le Soleil du monde est eclipsé, & le genre humain priué de feu & d'eau, qui sont les elements au monde plus necessaires. Vn sage Senateur disoit en opinant au Senat Romain. *I'ay ouy souuẽt le Prince se plaindre qu'on ne dõnoit aucun lieu à sa clemence.* Et c'est pourquoy Tibere disoit vn iour dedans le mesme Senat, ces paroles, qui sont certes, & belles & veritables. *Faisons place aux bruits, & leur donnons loisir de vieillir: Car si nous en faschons, on les croira veritables, si nous les negligeons, on les estimera mensongeres.* Et à la verité, ce qui se dict, & qui s'escrit, ressemble proprement à la fumee. Car si vous leur dõnez air, ils s'esuaporent & s'esuanouissent, & on n'en parle plus: si vous les enfermez, ils vous prennent au nez, & font plorer les yeux, & quelquefois ils chassent tout le monde de la maison. On en dict autant des fleuues. Car si vous les laissez courre & galopper, ils se vont precipiter dedans la mer, où ils perdent leur nom & leur impetuosité. Si vous pensez les arrester, ils s'enflent, ils boüil-

lent & escument, & quelques-fois brisent tout ce qui leur resiste. Combien y a-il de choses au monde qu'il faut laisser passer sans s'y arrester ? Car comme le temps les faict naistre, c'est aussi le temps qui les destruit. Nous voyons quelquesfois des matinees si pleines de broüillats qu'on n'y voit goutte. De s'y opposer, c'est chose du tout impossible à l'homme, quand le mal excede son pouuoir, & qu'il vient d'en haut. Mais si tant soit peu on attend & que l'on temporise, le Soleil venant à se leuer, il escarte toutes ces obscuritez, il dissipe ces tenebres, & ne voit-on plus de nuict, mais vn plein iour. Toutes choses ont vne autre face qu'elles n'auoient auparauant. Aussi durant nos guerres, SIRE, que le broüillats estoit si espais sur la terre, nous ne pouuions voir la clarté de vostre esprit. Mais la paix faicte, & le Soleil de tranquilité monté en son Midi, apres que ce nuage est tombé, nous auons admiré ce qui nous estoit caché, & l'auons recerché comme chose miraculeuse. Que si l'on a dit ou escrit quelque chose de ce que l'on ne cognoissoit,

cela s'est esuanouy auec nos tenebres, & n'en a on plus de souuenance. Il me souuient à ce propos, du Roy Louys douziesme qui estoit si clement, qu'il rioit de ce qu'on l'auoit ioüé à la Bazoche. Ie n'aprouue pas ce qu'on dit de luy, mais i'admire la bõté qui estoit en lui. C'estoit ceste bonté Royalle, qui auoit ioint ensemble l'Empire & la liberté. C'est ce mesme Prince qui disoit, qu'il n'appartenoit au Roy de France, de venger l'iniure du Duc d'Orleans. Qui est vn mot plus beau que son Sceptre, plus grãd que n'estoit grand son Empire. I'en eusse peu dire autant de vostre Maiesté, SIRE, & couurir ma nudité de pareille fueille, mais ie ne me veux seruir de ceste vaine subtilité. Et qui est sans art & sans fard, comme ie suis, aime mieux estre blasmé d'estre trop naïf que de se mõstrer trop vainement subtil. Ie suis Frãçois & franc de cœur & de bouche: i'appelle les choses par leur nom, comme les Macedoniens, ie deuise en simplicité comme les Bœotiens. De la mesme rondeur, voicy ce que ie dy pour ma defence. Que ie ne veux iamais contester ni contre Dieu, ni

contre les Rois : car Dieu a tousiours pour soy la raison, il a tousiours pour soy la puissance. Les Princes ont la mesme faueur & priuilege. Par la raison, ils gaignent tout, par la puissance, ils vainquent tout. Il ne faut iamais s'opposer, disoit vn Ancien, à celui qui a trente legions. C'estoit pour monstrer la puissance de l'Empereur, laquelle accompagnee de la iustice, pouuoit faire de grãds esclats en la terre. Ainsi Laberius cheualier Romain, prié de Iules Cesar, d'entrer sus le theatre, se contenta de luy dire ces vers, pour tesmoignage de son obeyssance.

Si ie vous refusois ie serois accusé,
Quand les Dieux ne vous ont rien iamais refusé.

Ces mesmes vers, SIRE, ie les vous dis, & parle à vostre Maiesté en ceste sorte. SIRE, c'est la terre qui vous a fait, mais c'est le ciel qui vous a parfaict, & qui vous a accomply de ses graces: Vous estiez nay au rang des hommes; mais il a voulu vous esleuer par dessus les hommes. Comme il preside sur ce monde, ainsi vous a il mis sur vos sujets.

Et pour les gouuerner, il vous a donné & la prudence & la puiſſance. Auec ces deux, vous eſtes concilié des amis, auec ces deux vous auez aſſubiecti vos ennemis. De plus grand Prince, il ne s'en trouue point. De meilleur Roy, il ne s'en voit point. Auſſi tout vous obeyt, tout vous reuere. Et qui voudroit ne ſuiure la raiſon, & s'aſſubiectir à la puiſſance? c'eſt où ie ne veux vous cõtredire. Auec ces deux, moy meſme ie me condamne. Ie me confeſſe auoir perdu, afin de vous donner gaigné. Et puis que tout vous eſt ſubiect, ie veux m'abſubiectir auec le reſte. En cela ie me meſprends. Car ie ſuy le ciel qui m'eſt garand, & qui ſeul vous a donné tant d'heur, que les hommes ont tous ployé ſoubs vos victoires. Ainſi Rome s'aſſubiectit à Iules Ceſar, ainſi le monde ploya le chef ſoubs la bonté & puiſſance d'Auguſte. Et à la verité, l'on vous recognoiſt, & à bon droit pour le Ceſar & l'Auguſte de la France. Voila où ie finis, ſinon que i'adiouſte, que i'ay eſté comme le pauure Ozan, car penſant voir l'arche tomber, i'ay mis la

main pour la redreſſer, & ie ſuis mort.

Ie receu donc les lettres de voſtre Maieſté, dont les paroles ne ſont que douceur & benignité, & telle benignité, qu'il n'y a rien de plus bening. Ie penſay lors aux fueilles des arbres, qui ſe trouuent les matins toutes couuertes de miel tombé du Ciel. Car ie m'eſmerueille de la fueille de ma vie, ſur laquelle eſtoit degoutee la liqueur immortelle de voſtre douceur. Ie penſay lors apres vn long hyuer, voir le retour de mon Printemps, & creu que l'heure eſtoit venuë, où la Cigoigne deuoit retourner en ſon nid. C'eſtoit la violette blanche, dont la fleur ouuerte me preſageoit la venuë de mon Soleil de Mars. C'eſtoit l'arrondelle meſſagere de la coulee de mon hyuer. On dict que l'arbre de la Lotte, a tant de ſuauité, que les compagnons d'Vlyſſe qui en mangerent, oublierent leur pays, pour eſtre touſiours repeus de ſi douce viande. Vos lettres SIRE, ſont tout au contraire, par-ce qu'elles rameinent au païs ceux qui s'en eſtoient ſeparez. Et le ramenent pour manger vn fruict plus

doux que la Lotte, vn fruict plus amoureux, & sauoureux que n'est le miel : qui est la iouyssance de la patrie. Ceux qui nauigent le sein Persique, sentent de loing les odeurs de l'Arabie, dont ils sōt tous parfumez: ainsi de loing le vent me fit sentir les diuines odeurs de mō pays. Ie di le vent de vos lettres, qui m'estoit comme vn cinname odorant, ou comme vn mastich battu des raïons du Soleil, qui exale des senteurs incomparables. Les anciens ordinairement tailloient l'image de Mercure, auec celle de Venus, & les ioignoient ensemble: pour monstrer que les parolles gratieuses estoient deux diuinitez qui auoient grāde puissance sur les hommes. Mais cela s'espreuue & se treuue en vos lettres, où les paroles puissantes, & pleines de Majesté, sont accompagnees de douceur, & d'amœnité. Car quand vous parlez, vous ne parlez pas en paroles arrogantes, comme vn Roy tragicque monté sus ses hauts souliers, ou quelque Tamberlan de Scythie plein de presumption. Vous ne dictes pas que vo⁹ m'ayez dōné abolitiō, & n'vsez de termes mal plaisāts

& fascheux. Vous me remettez en vos bonnes graces & au nombre de vos subjets, & aux droicts que i'auois auparauãt. Vous parlez en Prince, nõ transporté de passion, mais en Prince sage, en Prince remply de douceur & d'affection. Aussi iugiez vous assez que mon crime n'estoit pas crime, que ce n'estoit qu'amour & iuste amour enuers ma religion. Vos lettres, parlent selon le hieroglipse imprimé dans vostre grand seel. Car au lieu que les autres Princes en leur seau sont armez de pied en cap, & qu'ils sont l'espee au poing, montez sur leurs grãds coursiers, & ne faisans parade que de leurs armes. Vous SIRE, y estes assis pacifique, en vne chaire royalle, vestu d'vn long habit semé de fleurs de lys, & la couronne royalle en teste pour monstrer que la Noblesse d'vn Roy de Frãce paroist plustost par la raison, que par les armes: plustost par la douceur que par la force. Combien que vos armes ayent esté assez senties, & esprouuees, tant dedans, que dehors le Royaume. Or il n'y a chose que l'on poise tant que les parolles d'vn Roy, qui par tant iamais ne tõ-

bent à terre, ains se recueillent par tout & de tous; & curieusemẽt & diligément. Mais vne des choses qui leur sied le mieux, & qui leur est le plus à loüange, c'est de les auoir non pleines d'aigreur, & d'amertume, mais remplies de modestie & de suauité. Aussi l'õ aime l'oliuier pour la douceur qui coule de son huile, comme on hayt les vnedons pour leur aigreur: Et n'est-ce pas pourquoy les arbres esleurent l'oliue pour leur Roy? On ayme les bons Roys pour la benignité de leurs paroles, comme on hayt les tyrans pour la rudesse de leurs ongles. Aussi ne faut-il pas cueillir le baulme auecque le couteau: il le faut rompre doucement auec la main. Les hommes se doiuent auoir par la douceur, & doucement tirer le suc, & le laict de leur amitié, non par la force. Le Noyer se gaule, mais l'oliue se cueille auec les doigts. L'œil ne s'essuye auecq' le drap, mais auecq' l'agreable & fraische douceur du linge. C'est pourquoy Homere parlant de son Nestor dict, qu'il estoit vn grand Prince, dont les paroles estoient plus douces que le miel. Et à la verité le miel

eſt doux, & deſirable, mais il ne veut que on en mange beaucoup. La parole d'vn Roy doit eſtre remplie de douceur, mais courte & ſobre, & qui ne charge pas en quantité, mais qui ſoit delectable en ſa qualité. Car vn Prince qui donneroit des lettres de grace, auec parolles d'aigreur, & de reproche, feroit perdre le gouſt de sõ benefice, & souffleroit d'vne meſme bouche le chaud & le froid, l'aigre & le doux, le plaiſir & l'ennui tout enſemble. C'eſt ce que l'on reprochoit à Tibere, qui prié par le Præteur Marcus Allius de le deſgager de ſes debtes. Il ordonna qu'on luy bailleroit par Eſtat, le nombre des creanciers, & pourquoy les debtes eſtoient creées.

Ce n'eſtoit pas, dict Seneque, luy aider, c'eſtoit faire vn ordre de Creanciers, comme vn Commiſſaire. C'eſtoit luy faire honte. Auſſi Fabius le Verreux appelloit tel benefice vn pain de pierre. Car il eſt ſi dur, que l'on n'ẽ peut mãger. Il a bien apparence de pain, mais en effet c'eſt vn caillou. Et à la verité qui veut faire du bien, ne le doit trop cher vendre. Il y a vne hiſtoire dãs Tite Liue, qui dit,

que le Senat Romain ordonna, sans en estre requis, que les soldats Romains seroient souldoyez du public. Car auparauant ils n'auoient point de solde. Le peuple courut au Palais pour le remercier baisant les mains des Senateurs, ils disoient, *qu'à bon droict ils estoient leurs peres, de leur octroyer ce à quoy ils n'auoient iamais pensé; & que leurs Tribuns ne leur auoiēt iamais demandé.* Et certes, dict vn ancien Philosophe, il n'y a chose qui consiste plus que celle qui est demandee. Les presens gratuits sont tousiours mieux receus de la main des hōmes, que ceux qui sont si cher vendus. C'est pourquoy les vieux Romains disoient, qu'il n'y a point de plaisir quand le champ lucte contre son maistre, & qu'il rapporte ses fruicts à regret. Car si apres tant de peines de le labourer, & le harser, & l'espierrer, il ne paye liberalement son laboureur, tout ce qu'il apporte n'a point de plaisir & n'est pas liberalité, c'est contraincte.

Ie ne puis passer soubs silēce vne clause inseree & dans les lettres qu'il vous a pleu m'octroyer, que plusieurs de vos bons,

bons, & fidelles seruiteurs vous auoient supplié de mon retour. Ainsi Caton & Pompee moyennerent que Ciceron retournast à Rome. Et comme l'vn d'eux estoit grandement puissant, ainsi l'autre estoit fort homme de bien. De sorte que la probité joincte à la puissance, furẽt les operateurs de ce retour. Les bons Iardiniers sçauẽt le moyẽ de faire reuenir les abeilles en la ruche, & les bõs Pasteurs les oüailles au troupeau. O que ie dois, SIRE, à Monseigneur le Chancelher, apres vostre Majesté, qui sçachant vostre intention a seellé mes lettres, & combien à tant de grands & honnestes Seigneurs, qui les ont conseillees & procurees. Ce m'est certes vn grand honneur, SIRE, que pour moy qui ne suis rien qu'vn ver de terre, vne fueille battuë de tant de vẽts, vne poudre pirouettee de tant de tẽpestes, se soiẽt emploiez tant de gens d'honneur, encor enuers vostre Majesté, qui est si haute & si pleine de reuerence. Ie pensois que mon exil de neuf ans, m'eust fait perdre toute cognoissance. Car comme vn Soleil absconcé ne fait plus de iour; la prospe-

rité d'vn hõme perdue, ne fait plus d'amis. L'absence les fait perdre, & la presence les dõne & les concilie. Aussi que l'homme infortuné se trouue ordinairement en solitude, & celuy qui est bien fortuné, en bonne cõpagnie. Mais ie remercie Dieu de ne m'auoir tãt destitué, qu'il ne me restast encores des personnes, & proches de vostre Majesté, pour tesmoigner de moy & de mes mœurs. Ie dis des personnes nõ petites de qualité, mais grandes en authorité: personnes recommandees pour leurs vertus, & nõ detestees pour leurs vices. C'estoit vn reste de mon premier honneur, lequel, ou ma triste fortune n'auoit encor veu pour me l'oster, ou qu'elle n'auoit peu si tost le dissoudre.

O bon DIEV! est-il possible qu'apres vn si long temps, tant de gens de bien se souuinssent de moy, pour en refraischir la memoire à vostre Maiesté? Cela me fait souuenir des Lampes où il y a eu de l'huile de senteurs, & qui sentent bon long temps apres qu'elles sont esteintes. Quand Vlysse reuint chez luy, il fut plustost recognu de son chien, que

de sa femme, plustost d'vne beste brute que de ses enfans & seruiteurs. Qui estoit certes vn estrange mal heur: que les bestes irraisonnables, monstrassent auoir plus de souuenance des hommes, que les hommes pourueuz de raison, Mais il m'est aduenu tout au contraire. Car les hommes, & non les animaux irraisonnables, les gens de bien, & non les vicieux, m'ont recognu apres si long temps, & ont porté tesmoignage à vostre Majesté, de mes mœurs & de ma vie. DIEV me face cest heur qu'ils me ayent desiré pour estre vtile, comme les habitãs du mont Caucase desirent le retour des oyseaux Salmacides, pour le profit de leurs païs. Si Agamemnon, a souhaitté dix Nestors, pour l'assister aux affaires de son estat, ie vous souhaitte, SIRE, cent de ceux-cy pour vous conduire au vostre, & les vous souhaitte auec autant de deuotion, que la Vertu est digne d'vne Royalle affection.

Voila donc le premier trait de vostre clemence, par laquelle vous vous estes monstré enfant de Dieu. Clemence peculiere à vous, & dont vous auez hono-

té vne infinité d'hōnestes hōmes. Ie l'ay experimenté en partie, me retirāt d'exil, & me rendant à mon païs. Maintenant ie la veux toucher en autre espece, qui est de m'auoir rendu en ma liberté, & retiré d'vne longue prison. Car, SIRE, vous auez faict de vostre debonnaireté, ce que Dieu veut qu'ō face du sel aux sacrifices. Il commande qu'on le mesle par tout. Et comme les Sabees ne se chaufoient que de feu d'encens, pource qu'ils viuoient au milieu de l'encēs, ainsi vostre ame qui n'est que clemence, espand par tout l'odeur de sa clemence. Ie sçay bien qu'à ce seul mot de prison, on s'esmerueillera que nonobstant vos lettres, on m'ait neātmoins emprisōné. Mais, SIRE, pour esleuer le grain, il faut qu'auparauant il tombe à terre. On n'en verroit iamais ny le tuyau verdir, ny l'espic se grener, si parauant il n'estoit cheut & deprimé. Il a fallu que vostre bien faict me soit mort ignominieusemēt, pour me ressusciter plus glorieusement. C'est vn fil de vinaigre qui a serui pour donner pointe à vostre benignité. Ie ne me veux souuenir de ma prison, si-

non en tant que cela a d'auantage faict reluire vostre clemence. Les animaux du pont Euxin, qui se repaissent d'absynthe, n'ont point de fiel. Et ie suis si repeu des mauuais repas de la Fortune, que ie n'ay point de ressentimēt de douleur. Ie ne me ressouuiens que de vostre bonté. Aussi que le feu & l'alun purgent l'or, & la calamité esprouue la vertu. Ie dis que ie ne veux me ressouuenir que de vostre douceur. Car tout ainsi que le blanc d'œuf opposé sur vn tableau, dont les couleurs sont obscures, les fait paroistre & reuenir, & qu'ils mōstrent l'industrie de l'ouurier, & la grace de la peinture. Ainsi la candeur, dont vous auez verni l'obscurité de mon mal-heur, a d'auātage rehaussé la couleur viue de vostre Royalle debonnaireté enuers moy. Car on a veu que nonobstant toutes choses, vous auez perseueré en vostre douceur, & estes demeuré inuiolable en la foi que vous m'auiez donnée. Ie ne vous nieray pas, que les estrangers ont esté fort esbahis de ce qui s'estoit passé. Mais le miel n'est que meilleur, qui a eu le vent de la marine: & la myrrhe, comme la rose, ne

croist point sans espine. Ie fais cest esc
& le publie expressemēt, afin que pen
trant iusques à eux, ils croyent de vost
Majesté ce qu'il en est, & qu'ils ne pēse
y auoir rien que plein de sincerité, d'i
tegrité & de bien vueillance. Autrefo
en ay-je escrit ce qui en estoit, & maint
fois l'ai-je publié de bouche, cōme ie l'a
teste encor particulierement par cet e
crit. Il sera l'esponge, qui effacera cet a
cre, tōbee sur la blācheur de mon papie
De mescontentement, ie n'en ay poin
& n'en puis auoir, ie remets tout cōn
vous me l'auez remis : Et la debonna
reté que i'ay receuë de vostre MAJESTÉ p
vne main, ie la rends de l'autre : Ie sça
bien, SIRE, que ie pourrois vous esclarc
de la sincerité de mes actions : Ma
ie ne veux contester en chose où vou
auez seul interest. Ie vous dōne gaign
Et puis que la fortune vous a tout fai
vaincre, & que vous le meritez, ie veu
estre vaincu de vous, & cōfesse que mo
& mes raisons ne sommes rien. Au con
traire, nous nous iettons ensemble
vos pieds, pour vous seruir de trophe
MAIS ie viens à ceste benignit

qui m'a retiré de prison, comme à vne des plus singulieres faueurs de vostre clemence. Car ie me souuiens du Roy Agis, qui escriuant à Idræus Prince de Carie, en faueur de Nicias, & luy mãdoit ainsi : *Si Nicias n'a point failly deliure le, s'il a failly deliure le pour l'amour de moy : mais comment que ce soit, deliure le.* D'autant qu'à quelque prix que ce fust, vous vouliez qu'on me deliurast. Et certes, SIRE, c'estoit assez d'auoir esté neuf ans en vn lointain exil, sans que mon malheur me donnast vne recharge. Le lyon se contente d'auoir abbatu, & la guespe par pitié, ne picque iamais ceux qui sont frappez des scorpions. Le scorpion de la fortune, qui a ses dents à la queuë, m'auoit assez outragé, sans redoubler mes playes. Mais comme la peinture d'vn Aiax foudroyé, est proprement l'œuure d'Apolodorus: aussi mon chef battu & rebattu de tant de maux, est le vray tableau de mon infortune. Qui est à la verité tres dure, cruelle, & implacable. Vn graue autheur recite auoir ouy dire à vne pauure fẽme fuitiue en la Getulie, q̃ cõme dãs des bois vne

lyonne fust preste à la deuorer, s'estant mise à genous deuãt elle, & luy demandant misericorde, elle l'auroit flechie à la douceur, & par ses larmes luy auroit dõné la vie. Mais ma cruelle fortune n'est pas ainsi, car plus i'ay eu de mal, plus elle m'en a fait, & son cœur n'a peu s'assouuir que par le total de ma ruine. Toutefois il n'est mal dont Dieu ne tire quelque bien. Il falloit que le mal-heur m'affligeast cruellement, pour me releuer plus glorieusement par vostre dextre. I'auois vos lettres en la main, comme l'abeille à la pierre au pied, pour me sauuer de la tempeste. Mais Dieu a permis que ce remede a esté vain, pour faire paroistre la sincerité de vostre cœur, & la parole que vous m'auiez donnee. Or ie loüe Dieu, & vous, de ma deliurance, laquelle ie ne puis exhalter sans parler de ma prison. Ie loue la santé selon le mal & selõ la mesure de la douleur, ie recommande mon remede. Car il y a plus d'honneur de guerir vn appoplectique qu'vn simple febricitant, & plus de gloire de deliurer de prison, que de desengager d'vne simple debte. Le mal de

la priſon n'eſt point vn petit mal : ains d'autant plus grand, que l'homme aime ſa liberté, & qu'elle luy a eſté dõnee pour cõpagnie perpetuelle. Ie ne dis pas ſeulemẽt ceſte liberté d'eſprit, laquelle toutes les puiſſances du monde ne peuuent forcer, mais ie dis ceſte liberté de corps, ſi aimable à l'homme, & ſi deſirable, principalement quand on l'a perduë. La priſon certes, a de grandes poinctes de douleur, car le corps qui eſt en captiuité s'y faſche, l'eſprit s'y ennuye. On y contracte des humeurs croupies, toutes homicides de la ſanté. On y voit, on y oyt, cent portes, cent gonds, cent verrouils, cent cadenats, qui font fremir tout le corps, & l'eſprit des eſcoutans. Et le matin, & le ſoir, le iour & la nuict, il n'y a que des horreurs eſtranges. On n'y parle que de mort, & de maux, & des ſæuices & de ſupplices, on n'y entẽd que des plaintes, & regrets, on n'y voit que choſes miſerables. Ny le repas ne vous nourrit, ny le repos ne vous contente. Tout s'altere, tout s'aigrit, & la nature meſme. Quelles neceſſitez y a-il que l'on n'endure, & quelles pauuretez ſe peuuent dire que

l'on n'y souffre? Mais principalemẽt aux cachots noirs: où l'õ ne voit que pauures gens destinez ou condãnez à la mort, & perpetuels habitans des tenebres plus que Cymeriennіers qui sont logez si à l'estroit, qu'on ne s'y peut remuer, & qui pis est, entre les immũdices du lieu, & les excremens de nostre pauure humanité. C'est de ce lieu SIRE, dont vous m'auez tiré, & dont ie vous rẽds graces infinies.

Vous auez esté le Mercure dont la verge m'a guidé pour me rendre à la lumiere. Et certes vous en suis infinimẽt obligé, & d'auantage obligé, que vostre Majesté s'est abaissee pour me releuer. Ie ne vous nieray point que plusieurs des païs estranges me voyans opiniastré à mon retour, me prioient de demeurer, & me crioient que volontairemẽt, ie m'allois perdre. Mais ie disois tousiours que cognoissant le cœur de vostre Majesté, iamais vous ne souffririez qu'on me feist rien que fidelité. I'auois autres-fois leu dans l'histoire de Froissard, *qu'en lettres escrites ne gisent pas tous les vrais pardons*, & sçauois ce qui en estoit arriué. Mais tenant le pied ferme sur la vertu, & reputatiõ de vostre Majesté, ie passay le Ru-

bicon & m'ẽ allé où le peril m'attẽdoit, & où depuis ie me suis veu, & dont vous m'auez retiré par vostre puissance souueraine. Enquoy i'ay bien cog[illegible]u, ce qu'il y auoit de grand en vostre cœur. I'ay veu la rectitude de vostre Sphere, en l'obliquité du Zodiaque de mõ malheur. Car tout ainsi que les tendres oiseaux ne peuuent sans mourir estre touchez des orties, mais que les grands & courageux, n'en tiennẽt compte: ainsi par vn grand cœur auez vous passé ce que i'auois escrit, sçachant que ce n'estoit que l'escume de nos troubles, & les bondissements de nos desordres. Car comme le miel en esté boult, & escume, aussi les ames plus doulces s'enflent souz le chaud des ciuiles esmotions. Quant le Soleil est en la canicule, la mer commence à bouillir quelque froide qu'elle soit, les estangs se meuuẽt, quelques engourdis qu'ils soiẽt, & toute la nature se resſẽt des ardeurs de cet astre. Il n'y a naturel si bien cõposé qui n'étre en chaleur extraordinaire. On dit mesmes qu'en Æthiopie, il ard des forests toutes ẽtieres. C'est lors qu'il ne se faut estonner des fieures ardentes, & si durãt les fiebures les ma-

lades causent à plaisir: I'en ay esté saisi, & en ay dict ma ratelee comme les autres, mais cela ne vous a touché, ayãt le cœur trop grand & trop magnanime pour vous arrester à telles poinctes.

Or Dieu soit loüé Sire, & vostre Majesté aussi, que l'enclume de vostre cœur, battuë & rebattuë, n'a peu s'eschauffer contre moy. Cela m'a faict cognoistre que le cœur des Rois estoit en la main de Dieu, & que la part où il veut il l'incline. Quand l'oyseau est sur la brãche, nul ne sçait où il doit voler, & tel desire à la senestre qu'il le voit tourner à la dextre. Mais vostre cœur s'est tourné sur le costé droict, & a embrassé la foy qu'il m'auoit promise. Et comme le feu qui depeuple vne forest, s'il trouue vn grand fleuue, s'arreste-là, & y attẽtit son courroux: ainsi le despit de ma mauuaise fortune, s'est accoisé, au fleuue de vostre benignité. Dequoy Sire, vous en auez esté infiniment loué. Car cõbien de bouches, pẽsez-vous, qui vous ayent donné de benedictiõs? Combien de cœurs en ont fait de vœux pour vostre prosperité? Autant certes, qu'il y a

d'honneur,& d'excellence,de conseruer au lieu de perdre, autant qu'il y a d'interualle, entre la souueraine douceur, & la rigueur. Le baulme des vergers des Roys de Iudee, estoit merueilleusemẽt loué en l'antiquité, non seulement pour son odeur, mais pour les cures qu'il faisoit,& pour la santé qu'il dõnoit. Quelle odeur pensez vous,qu'ait donné vostre douceur par la Frãce, nõ seulemẽt, mais par tout le mõde?& quelle santé,quel allegemẽt aux plaies que i'auois en l'ame? SIRE, pour l'estroicte prison, dont vous m'auez tiré, DIEU vueille dilater & amplifier vostre Empire, autant & aussi glorieusement que fut amplifiee ceste vigne presagee de l'Empire des Perses, que songea Astiages estre sortie du ventre de sa fille. Ou bien que cest arbre du songe de Nabuchodonosor, soubs lequel se reposoient tous les oiseaux de la terre. Il n'y a figure de Mathematique, qui remplisse le triangle, que le triangle: aussi ny a-il chose au monde, qui puisse payer l'amour que l'amour. C'est ce que ie vous offre auec le vœu de mon humble seruice,pour eternelle obligatiõ que

i'ay à vostre Majesté.

De laquelle certes, ie ne puis que ie ne me souuienne, & souuent, voire quasi continuellemēt. Car i'ay ce iour en memoire, ou sorti de prison, & vous trouuant en vostre iardin des Tuilleries, auec la Royne vostre compagne, ie vous remerciay de m'auoir tiré d'exil, & de prison, & de m'auoir rendu à ma maison, & à ma patrie. Ce fut vn iour bien heureux, voire glorieux pour moy. Iour où retiré de l'obscurité des prisons, ie vis lors, & à l'instāt le Soleil tout à plain, voire deux Soleils tout ensemble. Car ie veis le Soleil de la terre, le Roy de ce monde sensible, & vous SIRE, qui estes le Soleil des François, & le Roy de ceste Monarchie. Soleil non seulement qui me recreoit, mais qui dissipoit mes tenebres. Soleil qui m'animoit & me remettoit en vigueur. Soleil qui me faisoit florir & fructifier à mesme instant. Soleil mon Orient, & mon Midy, & duquel ie prie à Dieu, que ie ne voye iamais l'Occident. Ie dy ce Soleil, sous lequel ie me tremoussois de plaisir, comme faict le poussin, qui se pouldre soubs

les rayons d'vn Soleil de la Primeuere.

Ce fut lors SIRE, qu'ouurant vostre bouche, vous me distes en la presence de la Royne & de plusieurs Princes, & Seigneurs, & Gentils hõmes qui vous assistoient, QVE I'AVOIS TOVSIOVRS ESTE HOMME DE BIEN, ET QVE IE LE FVSSE ENCORE D'AVANTAGE. Que pensez-vous Sire, que me consolerent ces parolles, & cõbiẽ elles me furent aduãtageuses & honnorables? Ie viuois lors par les aureilles comme on escrit qu'aux Indes, il y en a qui ne viuent que d'odeurs, qu'ils tirẽt par le nez. Ie me resouuins lors, de cest Orme de Nocera, qui couppé par le feste, & courbé cõme mort, sous vn vent prospere, soudain se releua, & espanit des fleurs, argumẽts certains de sa secõde vie. Ce n'estoiẽt point simples paroles, que ce que i'entendois, mais arrests hautemẽt & honorablemẽt pronõcez par vostre bouche sur la contestation de mes actiõs. C'estoiẽt arrests pronõcés de la viue voix d'vn Prince, & d'vn Prince aussi grãd entre les Princes, & les Rois, qu'est vn Soleil, entre les estoilles. Les Poëtes qui font parler Me-

nelaus lui donnët des mots courts, mais pleins de pointes. Les vostres SIRE, sont briefs mais pleins de sens & de vigueur, comme estant instruict à parler court, mais à longuement combattre. O que i'ay de regret de ne les pouuoir escrire en lettre d'or, pour les enchasser selon leur merite. Mais si ce papier peut deuenir vne bronze, ie desire, voire ie le coniure, qu'il les tesmoigne à la posterité. Du moins, mon cœur sera l'airin qui les conseruera tant que ie viue. Ie iure à vostre Majesté, SIRE, que tout ce que i'auois souffert ne m'estoit plus rien, quand i'eus ouy vne parole si honorable, & si veritable. Ie pensois voir ces gratieuses pluyes d'esté, qui apres vne grande ardeur tombent sur le soir, & donnent vn amoureux refraischissement à la terre. Car mon desplaisir se tourna en plaisir, & mon ennuy en liesse, quãd vostre bouche de verité, me pronõça vne si honorable declaratiõ de mes mœurs & de ma vie. Ce qui me fait ressouuenir d'vn Arrest semblable que le Roy Charles VI. vostre predecesseur, prononça en faueur de Messire Iuuenal

des

des Vrsins, lors Preuost des Marchands, &c. depuis Aduocat du Roy, & Chancelier de France. Car il declara haut & clair de sa bouche, *que son Preuost estoit preud'hõme*. C'a esté autres-fois vn honnorable arrest à Scipion Nasica, d'estre iugé par le Senat Romain, le plus homme de bien de son temps: comme Phodius fut iugé le plus heureux, & Socrates le plus sage, par la voix de l'oracle. Mais ces oracles estoient fallacieux. Oracles, non tant oracles que mensonges. C'estoiẽt oracles, plus pleins de vanité, que d'honorable verité. Ou le vostre, ne porte rien que iuste & veritable. Ie vous diray Sire, que la chose qui faict grandement estimer vostre arrest, c'est le grand & singulier iugement dont vous estes pourueu, & dont entre vos peuples vous estes grandemẽt estimé. Passienus ce grãd orateur Romain, disoit qu'il aymoit le iugemẽt d'Auguste, & les presens de Claude: mais qu'il preferoit le iugemẽt d'Auguste, pource que son iugement portoit vn present auec soy: & la reputation de son iugemẽt, estoit aussi grande que son tiltre. Car il n'estoit pas plus Empereur

que Prince iudicieux. Auſſi le bon iugement de voſtre Majeſté, n'eſt pas reputé moins grand que voſtre Empire. Et ce qu'vne fois vous auez approuué & prononcé, eſt tenu & reputé pour bien iugé. Vne choſe luy a donné fort grand poix & authorité : c'eſt que s'il y auoit perſonne qui euſt intereſt à ma condãnation, c'eſtoit vous: d'autant qu'il n'y auoit que vo⁹ d'intereſſé, il n'y auoit que vous de partie. Et toutesfois victorieux de vous, victorieux du tẽps, victorieux de voſtre heureuſe fortune, qui ne fut onques vaincuë que de vous, vous m'auez abſouls au lieu de me condamner, vous m'auez loué au lieu de me blaſmer, vous m'auez aymé au lieu de me hayr.

Voyla certes bien des merueilles qui ſe rencontrent en vous. Voylà comme vn eſſein de vertus qui ſortent de vous. Ie me ſouuiens d'auoir leu quelquesfois que regnant l'Empereur Tibere, auec du blanc d'œuf, & de la chaux viue, on refaiſoit les pieces de criſtal, & les verres rompus. Et ie voy que ſoubs voſtre Empire, & par voſtre main, ma pauure

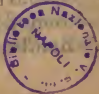
fragilité que ie voiois par pieces, a esté refaicte heureusement & resoudee auec le blanc de vostre candeur, & de la viue chaux de vostre bonté. Car vous m'auez esté vn vray Agatocles. Et comme ce grand Prince s'addonnoit quelquesfois aux mechaniques, & à tourner vn pot ou faire quelque chose de singulier: ainsi vostre Majesté mettant la main sur mon argille, a tourné voire retourné ma fortune, & d'vn prisonnier, elle en a faict vn homme libre, d'vn exilé, vn citoien, & d'vn homme accusé elle l'a iustifié par sa bouche. Mais c'est trop dict il faut que ie finisse. Le simulachre d'Angeronia à Rome, qui estoit la Deesse d'angoisse, auoit la bouche close pour ne dire mot.

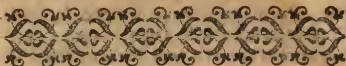
Voila donc la Puissance, SIRE, voyla la Clemẽce que Dieu vous a dõnee, cõme il les donne en appennage aux bons Roys, qui sont les nourrissons & chers enfans de sa diuinité. Ie les ay experimentees toutes deux, pource que par la puissance, vo⁹ m'auez atterré & par la clemence vous m'auez releué. En cela vous auez monstré l'action d'vne ame

benigne, voire d'vne ame diuine. Car la main qui m'auoit blessé m'a guary, la hache qui m'auoit nauré, a consolidé ma plaie. Maintenant que ie n'ay que les vœux qui sont mon sacrifice du matin & du vespre, ie les emploie tres-ardemment, & tres-volontairement pour vostre Majesté. Et si la vapeur de cet encens peut penetrer iusques au throsne de Dieu, & qu'elle luy soit aggreable: ie prie & supplie sa diuinité, qu'il vueille conseruer en vous ceste puissance, & ceste clemence tout ensemble. Ie le prie qu'il les vueille augmenter & amplifier au double, d'autant que l'augmentation de la Puissance, sera l'accroissement de vostre Estat, & celle de la Clemence, sera le bien de vos subjects. Et pour ce que les Princes sont mortels, (comme disoit vn Payen) & leurs Couronnes immortelles; ie prie Dieu qu'il allonge si long, le fil de vostre vie, accompagné tousiours des graces de la Royne vostre compagne fidelle, que vostre mortalité soit vne espece d'immortalité. Que vostre vie tire à cét cinquante ans, comme celle d'Arganto-

nius Roy des Tarteſſes, ou bien à trois cens ans, comme celle des Rois Arcades, ou pluſtoſt à ſix cens ans, comme celle de ſes Monarques dont parle Xenophon. Que vous ne ſortiez point de ceſte vie comme Apelles, que voſtre œuure ne ſoit acheué, & que le riche tableau de voſtre Eſtat ne ſoit parfaict & accõpli en toutes ſes parties. Autresfois l'auõs nous prié pour vos predeceſſeurs, auiourd'hui nous le prions & reprions pour vous. Nous ne luy demandons ni paix, ni richeſſes, ni hõneurs, ni aſſeurance, mais ce qui contient tout cela, qui eſt voſtre ſalut. Nous ne le chargeõs de nouueau ſoin, quand il y a ſi long tẽps qu'il a ſoin de vous, & que vos proſperitez sõt les teſmoignages de ſes graces. Nous le prions que vous ayez touſiours vn eſprit capable du droit diuin & humain: vn eſprit ſuffiſant à porter le faix de ce grand Royaume, prouide de l'vtilité de vos ſubiects, conſtant en aduerſité, & touſiours moderé en voſtre proſperité. Bref, que vous ſoyez vn Prince digne de la Couronne de France, digne de la maiſon de Bourbon, digne de tant de grãds

Rois vos deuanciers : digne du ſang de monſeigneur ſainct Louys, qui a eſté viuant, vn exemplaire à tous Princes, de bien gouuerner vn Eſtat Chreſtien. Et quand apres vn long terme il plaira à Dieu d'ordonner de vous, que voſtre Royaume paſſe à vne longue & glorieuſe poſterité. Que Monſeigneur le Daulphin vous ſuccede, & vous ſuccedant, qu'il regne long temps, reluiſant en vertus, excellent en puiſſance, & heureux en obeyſſance. Et quand vous ſerez paſſé à vne meilleure vie, que les eſprits de vos ſubiects ſoient les temples de voſtre eternité : & qu'auec loüanges & ſouuenances perpetuelles, ils honorent voſtre heureuſe memoire, & celebrent les choſes dont la Couronne de France vous eſt infiniment obligée.





Extraict du Priuilege du Roy.

PAr grace & priuilege du Roy, il est permis à REGNAVLD CHAVDIERE, marchãt Libraire en l'Vniuersité de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, & exposer en vente ce present liure intitulé REMERCIMENT AV ROY, PAR LOVYS D'ORLEANS. Et sont faictes deffences par ledit Seigneur, à tous Libraires & Imprimeurs, & autres de ce Royaume, en imprimer, vendre ni debiter, sinon de ceux qu'aura imprimez ou faict imprimer ledict Chaudiere, ou de son consentement: & sont faictes pareilles deffences aux estrangers d'en apporter vendre ne debiter en cestuy nostre Royaume, sans le consentemẽt dudit suppliãt; ni les contrefaire en aucune maniere que ce soit, iusques apres le temps & terme de dix ans finis & accomplis apres la premiere impressiõ, à peine de vingt liures tournois d'amẽde pour chacun exemplaire, de laquelle moitié nous appartiendra, & l'autre audit suppliant, & aussi à peine de confiscation desdits exẽplaires trouuez imprimez ou vendus au preiudice de ces presẽtes, nonobstãt oppositiõs ou appellatiõs quelconques, pour lesquelles & sans preiudice d'icelles ne voulons estre differé. Clameur de Haro prise à corps, chartres Normande, & pri-

uilege du païs auquel auõs derogé & derogeõs. Voulant en outre ledit Seignenr, que ce present extraict soit tenu pour deuëment signifié à tous qu'il appartiendra, comme plus amplement est declaré par les lettres, sur ce donnees à Paris le 14. iour d'Octobre l'an de grace 1604. Et de nostre regne le 16.

Par le Roy en son Conseil.

Signé BRIGARD.